



Cagebird

Karin Lowachee
Cagebird

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard

Du même auteur
chez le même éditeur

Warchild (2009)
Burndive (2011)
Cagebird (2012)

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir
un bon de commande complet :

Le Béliâl'
50, rue du Clos
77670 Saint-Mammès
France

ou

www.belial.fr

venez discuter avec nous sur forums.belial.fr

recevez notre newsletter en vous inscrivant sur www.belial.fr/pages/newsletter

Cagebird

© 2005 by Karin Lowachee

Published in agreement with the author,

c/o Baror International, Inc., Armonk, New York, USA

Traduit de l'anglais (US) par Sonia Quémener

© 2012, le Béliâl', pour la présente édition

Illustration de couverture et en page de garde :

© 2012, Nicolas Fructus

Sommaire

Un mot de l'éditeur	11
Remerciements	15
Moi	21
Curieux	75
Secouru	161
Démoli	229
Espace profond	315
Un souffle	357
Mon rêve	419

Un mot de l'éditeur en guise d'introduction

Situé en dernière place dans un corpus de trois volumes, tant dans son ordre d'écriture que de parution, après les romans *Warchild* et *Burndive*, *Cagebird* est donc, en quelque sorte, le troisième tome d'une trilogie. En quelque sorte, oui. Car plutôt qu'une trilogie, il convient ici de parler, selon l'expression même de l'auteure, de « série mosaïque », à savoir trois romans qui, sur fond d'événements communs — une guerre spatiale entre l'humanité, une race extraterrestre, les Striviirc-na, et une piraterie mafieuse extrêmement structurée —, présentent lesdits événements à travers trois points de vue différents exprimés par trois personnages tout aussi différents. De fait, les livres en question peuvent réellement se lire de manière autonome, même si, bien sûr, les événements et les personnages prennent un relief tout particulier pour qui les découvre au fil de la publication des volumes, la « mosaïque » transcendant de beaucoup chaque pièce qui la compose.

Cette structure, basée sur des points de vue croisés alternant diverses époques de narration, ne manque pas de singularité et confère à l'ensemble une étonnante profondeur.

Warchild présente ainsi le point de vue alien, même s'il s'exprime par l'expérience d'un humain, Jos Musey.

Burndive propose la vision humaine des événements à travers la voix de Ryan Azarcon, héros insupportable de fatuité dont les certitudes seront balayées par le poids de sa propre histoire.

Cagebird, enfin, sans doute le roman le plus sombre des trois, expose le point de vue pirate (« la voix de l'ennemi », d'après Karin Lowachee) à travers le parcours de Yuri Kirov.

Le fait que ces trois personnages soient tous des enfants et/ou des adolescents ne doit bien sûr rien au hasard, la problématique de la jeunesse au cœur des conflits et la manière dont celle-ci en est victime irriguant l'ensemble de la saga.

*À Amber van Dyk et Nancy Proctor,
muses créatrices de Yuri et Pinson,
même aux onzièmes heures (et il y en a eu !).*

Remerciements

Les membres du *Blue Heaven* pour la réunion de 2003. Tous ces formidables écrivains ont apporté leurs critiques et leurs encouragements bien au-delà des eaux autour de l'Île : Christopher Barzak, Tobias Buckell, Roger Eichorn, Charles Coleman Finlay, Paul Melko, Cathy Morrison, Nancy Proctor, Mary Rickert, Benjamin Rosenbaum, James Stevens-Arce et Amber van Dyk.

Angela Boord
Hannah Bowen
Sue Glantz
Yukiko Kawakami
Jaime Levine
Shawna McCarthy
Derek « D'Ado » Molata
le groupe d'auteurs Monkeylint (Sock Monkeys, Sporks et surtout Lint)
Steve K.S. Perry
Devi Pillai
Matty Stawicki
toute l'équipe à Warner Aspect
Winifred Wong

Mes lecteurs et commandos de rue (réseau de sympathisants et corps de soljets), de Mississauga à la Malaisie.

Et toute ma famille et mes amis, eux qui me soutiennent et m'adorent même quand ce n'est pas évident de comprendre ce que je fabrique, même quand je me comporte en ermite grincheuse — quand je suis prise par le bouquin.

*Ce que j'ai senti, demandez-vous... Pourquoi donc ?
Qu'importent ce secours — pour l'instant —, votre don,
Intrus posé entre moi, l'abysse et mon rêve.
Sauvés ? Combien ? Qu'importe, nous finirons tous.
« Avez-vous peur ? » Le ressac rugissant murmure :
« Peur, pris avec vous ? La vie, non la mort, m'emmure. »*

Alfred, Lord Tennyson
Désespoir, 1881

A QUATORZE ANS J'AI ATTRAPÉ la fièvre écarlate ; du moins je l'appelais ainsi à l'époque, et aujourd'hui encore je lui donne ce nom. Il ne s'agit pas de la scarlatine des fichiers d'histoire, mais d'un sentiment avec pour couleur l'écarlate. Le rouge. On ressent une chaleur qu'on doit relâcher, mais il s'agit de la chaleur d'une sueur glacée. Elle dévore de l'intérieur, on tremble comme en plein hiver, comme si on avait pour sang de l'eau gelée. Il faut la voir couler. On a besoin de la toucher, de s'y réchauffer — il faut bien qu'elle soit chaude. Personne ne peut être aussi mort en soi.

Quand elle sort sur la peau il n'y a pas de douleur, on est soulagé. Ce ne sont que les petits ruisseaux rouges de la vie. On les voit, on peut de nouveau respirer, lever les yeux. Écarter les bras, toucher ses émotions, tout au bord ; peut-être qu'elles font de même, comme des êtres neufs, curieux. Ou très vieux, presque oubliés.

Alors on se dit : *Voilà qui tu es, Yurochka. Voilà de quoi tu es fait.*

- MOI -

25.02.2198 DNCT — Prison militaire Kalaallit Nunaat

« Yuri Mikhailovitch Terisov », dit la femme pour capter mon attention. Des années que je n'ai pas entendu ce nom, Terisov — elle compte là-dessus. *Je vais te rappeler qui tu es vraiment*, elle pense. Je parierais. *Retrouve celui que tu n'es plus*. Yurochka. Terisov. Mais tout le monde change, bon gré mal gré, et nos noms font seulement partie de cette mutation ; ses mots ne tranchent pas. Ils tombent entre nous comme de creuses promesses, patauds.

Je suis assis dans une pièce couleur de glace sale, poignets menottés à la table, bras écartés, paumes en l'air : un dieu martyr. Elle parle d'une manière nette, décidée, censée s'enrouler autour de ma tête et m'étouffer sous son autorité. Quand elle a fini, je bâille, et elle ajoute : « Vous êtes emprisonné sous le coup de plusieurs perpétuités consécutives, sans possibilité de libération anticipée. Vous n'avez que vingt-deux ans. Vous devriez vous intéresser davantage à notre conversation. »

Oui, je devrais. Mais, sérieuse à ce point, je la trouve drôle. Ses yeux rivés à mon visage, c'est franchement marrant. Elle croit que sa qualité de pollie suffira à m'intimider, mais des regards insistants, j'en ai croisé d'autres au cours de ma vie.

Une face d'ange aux yeux de cadavre, aimait dire Falcone.

Si je marche avec l'intention qu'on me voie, si je souris afin de donner l'impression que j'ai envie de contact, on me remarque. Certains feraient n'importe quoi pour moi si je les y autorisais — ou me feraient, à moi, n'importe quoi.

Ils sont tous si faciles. La galaxie est pleine de gens faciles comme des filles.

Cette pollie s'imagine qu'elle peut se pointer ici, me faire traîner dans cette pièce stérile, étincelante, et me titiller jusqu'à me faire gicler l'émotion par les pores ?

Je peux bien me creuser la tête pour lui dégoiser des trucs, mais ce que je pense vraiment ne l'intéresserait pas. Personne ne veut savoir ce qu'a à dire une pute, on ne les paye pas pour ça.

Pourtant elle attend ma réponse. Je devrais réagir à son Offre, qui en fait n'en est pas une — juste une petite tape sur les fesses, sans pénétration. Quoi, un allègement de sentence si je balance mes contacts ?

Non, madame. Combien de fois je dois le dire ? Non ! Je ne suis pas dans tes prix.

À un moment c'était peut-être possible. Peut-être que, perdu dans un merveilleux pays imaginaire, j'ai envisagé des Offres, rêvé d'une récompense si je crachais la sauce. Mais il y aurait le matin après la nuit d'abandon, tous les regards en coin, alors j'ai préféré jouer la carte procès, avec jurés et avocats. J'ai laissé mon bavard plein d'emphase expliquer comment on m'avait « arraché aux bras aimants de ma famille et livré aux griffes d'un pirate sadique », ce qui m'a évité la peine de mort. Sauvé, oui, récupéré par une prison militaire où les pirates pourraient s'infiltrer. Ils sont capables de me choper n'importe où, je le sais, alors autant qu'ils pensent que je n'ai aidé personne, que je suis là malgré moi.

Et c'est vrai. Je suis là malgré moi.

Tout le monde sait ce que j'ai fait, on l'a fichu dans un Fichier (il y a toujours un Fichier pour les bandits) ouvert comme un miroir au-dessus de ma tête. Je m'allonge, je le vois au plafond, la Vérité vraie ; celui qui l'a foutu là, il me fourre aussi, bien profond.

Et elle me donne du monsieur, genre elle a du respect pour moi. Elle prétend bosser pour le ConcentraTerre, n'a sans doute jamais dépassé Pluton. Elle a dû voir « geisha » dans mon dossier et s'imaginer une espèce de dame de compagnie japonaise.

Un protégé. Je la regarde et voilà ce que je pense.

Celui de Falcone.

Le *Khan*.

Tu ne sais donc pas ce que je suis ?

Un peu, si ça se trouve. Assez pour vouloir ce que j'ai dans la tête.

« Monsieur Terisov », elle reprend. Elle utilise toujours ce nom mort. Elle ne cille pas, ses yeux me rappellent ceux de Pinson, mon co-piaule. Noirs comme des pièces de Go. Elle porte ses cheveux foncés en queue-de-cheval, ce qui met en valeur sa grande bouche et une mâchoire affirmée. Pas vraiment jolie, mais du chien. Sous le sweat marron, des seins ronds, deux belles oranges hydroponiques. Elle peut bien me regarder en face et attendre ma confession toute la journée, je la fixe aussi et on verra qui craque en premier.

« Monsieur Terisov. » Elle soupire. « Si vous ne me parlez pas, je ne peux rien faire pour vous. »

Je bâille encore, je plie les doigts. Je ne cracherais pas sur une clope, manita. Ces fichues menottes me pincet aux poignets ; la bonne douleur a tourné à l'aigre. Bon, jouons un peu. « Pour quelle agence vous avez dit que vous travaillez ? »

Elle crispe la mâchoire — à peine. Elle va mentir. Elle croit que je n'ai rien vu, alors elle ment : « Le ministère de la Justice du ConcentraTerre. »

Techniquement, donc, pas une pollie.

Pas du tout.

Je hoche la tête comme un débile. « Hon. Le ministère de la Justice. Z'êtes avocate ? »

Aucune avocate n'a ce regard, cette posture. Quand elle a passé la porte, tout dans son langage corporel hurlait à la pollie. Ils se révèlent par de petits détails éloquentes, même sous couverture. Je ne les ai jamais ratés, et celle-là je l'ai bien sentie.

Mais avec une nuance. Elle n'est pas réduite à cette seule fonction.

Une militaire ?

« Je travaille bien pour le ministère de la Justice », elle assure, sans la crispation. Son mensonge la convainc, elle tâche de m'y gagner. « J'ai mandat de vous faire une offre, monsieur Terisov, mais c'est donnant-donnant. Regardez votre situation en face. »

Je renifle comme si elle était une traînée de morve sur ma plus belle chemise. « Et qu'est-ce que vous en savez, bordel, de ma "situation" ? »

Elle cille, se carre dans son siège et croise mollement les bras. Elle souhaiterait sans doute plus de distance entre nous dans cette pièce confinée. « Je sais que, pour votre sécurité, on a dû vous placer à l'isolement. »

Tout ça dit bien posé. Elle a l'air de vouloir me faire perdre mon temps. « Ben tiens ! Ils l'ont fait pour leur sécurité à eux. Et celle de ces nuls qu'ils ont foutus au cachot en même temps. »

Peu impressionnée, elle ajoute : « Négociez avec moi, monsieur Terisov. Assez ri, passons un marché. Vous pouvez rester ici à pourrir en vous gargarisant de vos belles phrases ou bien saisir aux cheveux l'occasion qui se présente.

– Saisir aux cheveux l'occasion. » Ça me fait rire. « Vous écrivez des dialogues de vid ou quoi ? »

Elle se crispe. « Aidez-nous à démanteler le réseau des pirates spatiaux et nous allégerons votre sentence de manière significative.

– On m'a déjà chanté cette chanson. Ça balance pas. »

Elle lâche une espèce de menace : « Une fois hors d'ici, on va vous remettre dans la population carcérale générale. »

Au milieu des meurtriers banals et des pédophiles. D'anciens militaires entraînés à haïr les gars dans mon genre.

Sans broncher, je souris. Je lui parle lentement comme un drogué débile. « Vous croyez que ça me fait peur ?

– Ça devrait. Votre grande gueule et votre sentiment infondé d'invincibilité, je les connais. Ils ne vous sauveront pas. »

Toujours aussi amusante.

« J'étais en génépop pendant trois mois, manita. Dans cette taule, pas pendant mon transfert. C'est pas pour me vanter, mais j'ai bien supporté. »

Elle désigne les balafres nettes, peu profondes, sur mes avant-bras. Les bouts s'incurvent à mes poignets. Certaines datent d'avant mon incarcération. « Et ces blessures ?

– Je m'ennuyais.

– Auto-infligées ? » Dégoût, condescendance.

Je hausse les épaules. De quoi l'énerver. « La bibli, ici, elle vaut rien.

– Vous pensez vraiment pouvoir survivre à une sentence à perpétuité ? Beaucoup plus d'une, en fait. »

Là, elle donne dans la curiosité détachée. Et moi j'ai assez rigolé.

« Tout ce que je pense, c'est pour de vrai, salope. »

La goutte d'eau, ou peut-être qu'elle a reçu un ordre dans son oreillette. Elle roule la feuillelec qui contient mon dossier, se lève, sort.

Voilà, je crois bien qu'elle en a marre de ce pirate-ci.

Pauvre et malhonnête soi-disant employée du ministère de la Justice du ConcentraTerre ! Personne ne lui a rien dit, elle ne sait pas comment ça se passe ?

On ne baise pas les protégés de Falcone. Jamais, même si cet enfoiré est mort.

Ils me laissent admirer mon reflet flou sur le plateau gris poli de la table. Aucun gardien ne me ramène à ma cellule, aucune voix divine ne décrète mon destin par l'intercom, aucune équipe de bourreaux ne se pointe pour me confesser. La surface grise et moi, c'est tout. De toutes petites éraflures blanches l'abîment — quelqu'un dans une situation similaire a eu un accès de fébrilité, si ça se trouve, mais ces marques, c'est comme tout. L'imperfection se niche partout. Les démons sont dans les détails et on peut les utiliser, les tordre, les caresser, en faire sortir ce qu'on veut. Les pollies, les gouvs ont besoin d'instruments pour voir ces aspérités, un bon criminel les connaît par cœur.

Il connaît les optiques, aussi. Ces trucs me cernent en ce moment même ; les yeux noirs incrustés dans les joints des carreaux au mur offrent une vue panoramique de mon immobilité. Si je pète ils pourront le sentir, ils n'ont pas peur d'aller jusque-là pour surveiller ce genre de salle. Mais en fait, qu'est-ce qu'ils révèlent de moi, ces appareils ? Ils peuvent toujours jauger ma température, les inflexions du stress dans ma voix, zoomer sur mes pupilles dilatées, rien ne leur apprendra à quoi ont ressemblé les treize dernières années de ma vie.

Je l'ai dit à une seule personne qui m'a quand même envoyé ici.

Autant la fermer.

Je sais depuis longtemps en quelle monnaie on doit payer les faveurs des bons Samaritains. Ils ne valent pas mieux qu'un gogo qui te lève dans un bar et te nique tout debout au gîte le plus proche. Ils tiennent tous à se croire si bons ! Même les soi-disant martyrs du bien refusent d'admettre qu'ils font les putes pour la gratitude, pourtant c'est leur propre salut qu'ils cherchent. Ils voient leur charité les mener droit au paradis.

Les bigots sont des pirates qui s'ignorent. Ils mettent ton âme au clou avant que tu aies pu prononcer la plus petite prière, mais ils ne le disent pas comme ça, oh non ! Ils se prétendent *charitables*.

Les poses moralistes me font toujours saigner du nez.

Les gouvs, avec leurs marchés, ils ne sont pas si différents de ces hypocrites. Tout sourire, ils présentent leurs fameuses offres en essayant de dissimuler leurs attaques par le flanc. Je reste assis ici parce qu'ils ont encore des tours dans leur sac. J'en ai la confirmation quand la porte finit par s'ouvrir et qu'un beau mec entre. La femme n'a rien donné, ils tentent autre chose. La beauté est un outil, comme un couteau, une perceuse ou les petits bouts de métal à passer sous ses ongles pour les nettoyer. Ce type le sait. Il ne me lâche pas des yeux tandis qu'il ferme la lourde porte derrière lui et marche jusqu'à la table. Ses chaussures de marque claquent par terre. Il tient de ses deux mains une tablette ultrafine, tel un prêtre brandissant la parole divine, prêt à m'accorder salut ou damnation. Avec son costume classe bleu marine et sa chemise blanche, il a tout du connard de missionnaire universaliste. Manquent les étoiles au col ; pas d'insigne clamant ses intentions pacifiques. Sa chemise s'ouvre en pétales à son cou, révélant une colonne de peau basanée. Au-dessus, un visage lisse, juvénile, des yeux noirs bien enfoncés dans leurs orbites et garnis de cernes davantage ataviques qu'indices de fatigue. Il me sourit de ses lèvres sèches — un sourire apparemment sincère.

Il sait que je le détaille. Cela l'intéresse un peu sans trop l'affecter. Nous sommes à égalité parce que lui aussi me scrute, en s'attachant à certaines parties : mes yeux bleus ronds comme des billes, ma peau blême de spatien ; mes lèvres naturellement colorées, mes cheveux or battu qui m'arrivent à l'épaule. Je ne les peigne qu'avec les doigts. Tu dois connaître ton visage jusqu'au narcissisme, disait Falcone. C'est le seul moyen de le contrôler.

« Je m'appelle Andreas Lukacs », il annonce avec un accent que je n'identifie pas. Il sourit toujours, mais rien à voir avec le rictus d'un politicien ou d'un acteur. Pourtant je suis sûr qu'il peut aussi jouer ces rôles. Sans ostentation, il pose sa tablette sur le meuble entre nous. Un geste d'une transparence absolue. Il sort une clé de sa poche de pantalon et la pointe sur mes menottes, droite et gauche, en appuyant sur le bouton.

Les entraves bipent et s'ouvrent.

Ah. Voilà qui change.

Il me tend la main. Je connais ce geste, même s'il ne fait pas partie de la culture de tous les vaisseaux ou stations. Je la prends et la serre, histoire de sentir la température de sa paume ; chaude, sèche et ferme contre ma peau froide. Je le tiens, le regarde dans les yeux en lui rendant son sourire.

Et puis je l'embrasse, le dos de cette main, je le lèche en y laissant une longue traînée mouillée.

Hmmm, c'est salé.

Il la retire en sursautant, avec une grimace de dégoût.

Toujours aussi sûr de toi, vieux ?

« Yuri », il dit avec plus de sang-froid que n'en montrerait la plupart. Il ne cille même pas. « Ne fais pas ça. »

Il croit parler à un gamin ?

« Andreas. » J'écarte de moi-même les bras sur la table, paumes en l'air. « Tu peux me remenotter si tu veux.

– Non. Tu risquerais d'apprécier. »

Je lui accorde un sourire et laisse mes yeux le parcourir de la tête aux pieds. Je prends mon temps. « Bon. Alors assieds-toi. Ou pas. »

Il décide de s'asseoir, sans hâte ni malaise manifeste. Très soigneuse, la manière dont il écarte les deux pans de sa veste pour ne pas les avoir en vrac autour de lui. La tablette est toujours désactivée. Il croise les mains dessus et me regarde, son gentil sourire réinstallé. Il n'a pas les dents parfaites, une de ses incisives vire un brin. Donc, malgré son costume cossu, il n'est pas coquet au point de claquer du créd sur une amélioration superficielle.

« Tu as bien secoué ma collègue », il commence d'une voix douce comme un soupir.

Oh oui, il a ses armes. Pas celles de cette femme directe au vocabulaire-obusier, il en emploie d'autres.

Je croise les bras sur la table, me penche vers lui, copain-copain. « Alors comme ça, tu travailles aussi pour le ministère de la Justice ? »

Il penche un peu la tête sur le côté. « Non.

– Et elle ? »

Le regard s'aiguise, le sourire décroît. « J'ai l'impression que tu te trompes sur les raisons de ma présence ici, Yuri.

– Je n'en ai aucune idée, Andreas. Comment je pourrais me tromper ?

– Je crois que tu en as une, d'idée. »

Il a l'allure d'un avocat, mais paraît trop à l'aise en ma présence. Comme si je ne représentais aucune menace.

« Tu viens m'offrir un marché, toi aussi ? Quoi, elle n'a pas expliqué mon point de vue ? »

Il étudie mon visage, on dirait qu'il y cherche des failles. « Non », il répond enfin. Peut-être qu'il en a trouvé une. « Je crois qu'elle n'a pas expliqué le mien. »

Donc c'était lui à l'autre bout des optiques quand elle zonait face à moi. Il a voulu m'évaluer sur une proie plus facile.

Ni avocat, ni polly.

Un gouv corrompu ?

Je n'ouvre pas la bouche. Les prédateurs dans son genre, il faut les observer en silence.

Il porte une alliance en or ; il la caresse du pouce et cesse de sourire. Se carre dans son siège, appuie sur le coin de sa tablette. L'écran affiche une suite de mots, en noir sur fond blanc.

« Pourquoi n'as-tu jamais écrit à ta famille ? » il demande. Il bascule la tablette en équilibre sur le bord du meuble pour mieux la lire, comme pour y chercher ses questions. Pourtant il n'en a pas besoin, elles vivent derrière ses yeux.

Ma famille.

« Yuri ? » il reprend, le regard toujours sur l'écran. « Pourquoi n'as-tu jamais écrit à ta famille ? »

– Je n'ai pas envie de parler, Andreas. Ta collègue ne t'a rien dit ? »

Là, il lève les yeux sur moi. « Oh, allons... tu bats déjà en retraite ? Je m'attendais à mieux de la part du second de Falcone.

– Je n'étais pas son second.

– Son protégé, alors. »

Il sait. Il sait parfaitement ce que je suis. Il fait semblant du contraire, mais, à l'inverse de la femme, n'essaie pas de cacher sa feinte. Cartes sur table, voilà sa stratégie.

Je ne me donne pas la peine de sourire. « Tu veux m'appâter, tu n'auras que mon silence.

– Il m'indique déjà que ta famille constitue toujours un sujet sensible pour toi. »

Exact. « Ta femme, elle se présente sous ton nom depuis votre mariage ? »

Il hausse un sourcil. « Ma femme ? »

– Ou ton mari, peu importe. Tu as une alliance.

– Qu'est-ce que ça change, qu'elle le fasse ou non ? »

Là, je souris. Je pose mon menton sur une main, égratigne de l'ongle le plateau de la table. « Je tiens à connaître son nom pour quand je mettrai un contrat sur elle. »

Il rit, l'air surpris mais pas déstabilisé. « Tu crois que tu pourrais le faire après m'avoir averti ? »

Et lui, il croit qu'il pourrait m'en empêcher ?

C'est plus qu'un gouv, ce gars.

« Tu devrais peut-être consulter ta tablette. » Je la montre du doigt. « Pour voir ce dont je suis capable. »

Je connais mon dossier. Je frotte encore le meuble.

J'aurais dû marquer un point, mais son sourire ne flanche pas. « Et pourquoi me vois-tu marié ? »

Je regarde l'alliance.

« Les apparences, il annonce, sont parfois trompeuses. Je pensais que tu le savais, geisha. Peut-être que j'ai voulu t'amenner à faire dans ta tête le profil d'une vie privée inexistante. »

Ma main s'immobilise sur la table.

« Bon, il continue l'air de rien, alors dis-moi : pourquoi n'écris-tu jamais à ta famille ? »

Je suis sur son terrain. Si je veux comprendre le jeu, il faut qu'il y joue, et pour ça je dois participer.

« Je n'aime pas écrire. »

Il m'accorde un regard de grand frère, tapote encore sa tablette et la tourne vers moi pour me montrer le titre.

17/9/2185 DNCT.

Ce type est venu au camp, il dit qu'il est capitaine.

Gaffe. Je dois faire très gaffe. Je le regarde. « Où tu as eu ça ?

– C'est bien ton journal, Yuri, non ? Très détaillé. Il remonte jusqu'à tes neuf ans. On a eu du mal à craquer le code, mais voilà. Et tu dis que tu n'aimes pas écrire ! »

Cet empaffé vient de l'Intel... non, c'est pire. Je le regarde et je reconnais cette certitude d'invincibilité.

Un Opé Noir.

Impossible qu'il ait obtenu cette info sans être fouille-merde de métier. S'y consacrer corps et âme.

Dans ce duo, mon instrument, c'est mon visage. Je le joue dans les froids. « Je n'écris qu'à moi, Andreas.

– Et les tiens ?

– Je ne les connais pas.

– Mais un jeune homme aussi doué pourrait sûrement se débrouiller pour...

– Si j'en avais envie. Mais non. »

Il ôte la tablette de mon champ de vision. « Dommage », il commente. Je hausse les épaules.

J'ai envie d'une clope, mais hors de question de demander.
 « Ton père est mort il y a cinq ans au camp, sur Charme Colonial. Tu sais où se trouve le reste de ta famille. » Ce n'est pas une question.

« Dis-le moi quand même, si ça peut te faire bicher.

– Qu'est-ce qui peut bien compter pour toi, Yuri, si tu te fiches de tes proches ?

– Manger, dormir, baiser. J'ai des goûts simples. »

Ma réplique l'amuse, je l'amuse. « Tu as de la répartie ! Tu préfères la défensive ?

– C'est toi qui te retranches derrière la table, Andreas, alors qu'on est bien plus au chaud de mon côté. De quoi tu as peur ?

– Un jeune homme si doué... » Il sourit.

J'ai peut-être marqué un semblant de point. Lui lécher la main l'a déstabilisé. Mais pas assez pour le faire se tirer.

Oh non, il a pris racine.

« D'accord, parlons d'autre chose. » Il tapote sa tablette et la fait glisser vers moi. Il ne lui donne pas une impulsion, il la pousse avec fermeté pour la relâcher quand elle arrive pile face à moi. « Ton compagnon de cellule, Stefano Pinson. »

Je garde un visage figé. Je le sens bien. Entraînement de geisha.

La porte s'ouvre derrière Lukacs, il ne se retourne pas. Un type, blond, carrure moyenne, entre. L'inverse parfait du brun et élégant Lukacs : il porte un pantalon en manufibre grise, plus ou moins brillante, et un sweater noir chiffonné. Il apporte une chaise avec lui, qu'il place devant un petit côté de la table, à la périphérie de mon champ de vision. Il s'assied, croise négligemment les bras.

Je le dévisage, il fait de même. Il a des yeux bleu amadou. Ça ne mène à rien. Je me colle un rictus hautain et regarde Lukacs. « C'est ton rencard, ou le mien ? »

Il ignore complètement le blond et ma question. « Pinson. Vingt-cinq ans. Dans la Navy du ConcentraTerre, mais comme technicien de base. Un sans-grade pas très futé. Né et élevé sur les chantiers navals d'Héphaïstos où il travaillait comme technicien en maintenance des systèmes de survie. » Il désigne la

tablette où brille une photo du gars en question, avec ses yeux foncés. « Il a tué son officier de commandement.

– Et on l’a mis en taule ? » Moi aussi je peux énoncer des évidences. « Il méritait une médaille. »

Aucune réaction, il continue. Le dossier de Pinson est devant moi, il l’a appris par cœur. « Son père aussi s’occupait des systèmes de survie. Mort il y a dix ans suite à l’explosion d’une conduite de liquide réfrigérant. » Un petit sourire. « Ça devait pas être une flèche, tu ne crois pas ? La mère a décliné peu à peu après avoir chopé le mal de Kestral. Trop d’heures passées autour des générateurs à l’époque héroïque. » Sa voix a la froideur d’une poignée de mains dans l’Arctique. « Sa vie n’a pas été rose. Toujours mieux que la tienne, pas vrai ? »

Et alors, où tu veux en venir ?

« Sais-tu pourquoi il a tué son chef ? » il me demande sur un ton d’aimable conversation.

Je hausse les épaules. En fait, non. Ce n’est pas le genre de choses dont on discute en prison. Si jamais on pose la question, il ne faut pas s’attendre à une réponse directe ou exacte.

« Moi, je crois qu’il t’intéresse. D’ailleurs, tu te l’es tapé. »

Pas d’autre choix que me taire. Et même, ça risque d’en dire trop.

« Tu as perdu ta langue ? »

– J’attends que tu arrêtes de te faire plaisir, je n’aime pas gâcher un moment d’intimité. »

Il sourit, d’un sourire aussi plat que la table et que l’expression de son acolyte. Il se penche en avant, touche l’écran de la tablette. Les images apparaissent, je reconnais les scènes. Pinson et moi dans la cellule, à bavasser. Moi dans l’obscurité, faisant les cent pas en somnambule tout autour de la cellule comme un malade. Lui et moi, en train de nous engueuler, à diverses occasions. Des fragments sonores, puis l’image se floute en une autre : dans un cadre plein d’ombres, des bruits de baise.

Je ne regarde pas ça, je ne quitte pas Lukacs des yeux. Avec l’entraînement, je réussis à garder ma voix sereine alors que j’ai envie de le choper et de le tabasser à mort. « Tu vas où avec ton porno, manito ? »

– À toi de me dire.

– Je n'ai pas besoin de le voir, je peux l'avoir quand je veux.

– Et pourtant tu ne l'as fait qu'une fois, il remarque sur un ton suggestif.

– Il était pas génial. »

Là, il sourit. Il a tout entendu de mes disputes avec Pinson ; ma réponse ne fait que l'exciter. « Tu devrais vraiment demander à ce gosse pourquoi il a tué son officier. Mais, bien sûr, il faudrait d'abord qu'on te remette en population générale. Qu'est-ce que tu dirais de voir ce qui s'est passé en ton absence ? »

Je ne réponds pas. Le blond au bout de la table bâille en se mettant vaguement la main devant la bouche.

« Alors, tu ne réponds rien ? »

Brillant, ce Lukacs.

« Comme tu veux. » La tablette continue à dégoiser devant lui. Et moi. Elle m'exhibe en boucle, Pinson aussi. Nous deux ensemble. L'Opé Noir n'y prend pas garde, même avec le bruit. « Moi, je vais parler. Figure-toi que je fais partie de ta vie depuis l'instant où tu as atterri sur cette planète, simplement, tu l'ignorais. J'ai tout arrangé pour que ton procès se déroule à huis clos, sans accès des médias, pour que, une fois dans le système carcéral, on ne t'assassine pas tout de suite, et là je t'ai fait mettre à l'isolement deux semaines, histoire de marquer le coup.

– Ne te gêne pas, explique-moi.

– Collabore pour abattre l'organisation des pirates. Sinon, ton Pinson, je peux très bien le transférer définitivement dans une autre cellule, avec un autre gusse. Peut-être qu'il ajoutera un meurtre à son actif, peut-être qu'il ne verra pas le jour se lever. »

Je dois voir jusqu'où ça va. « À ta guise. »

Le blond se lève sans que j'aie vu son collègue lui faire le moindre signe et sort. Il emporte même sa chaise.

La porte se referme de tout son poids.

Là, je m'entends respirer. Une seule inspiration. Lukacs a dû noter. « Où il est allé ? »

L'autre hausse les épaules.

« Où il est allé ? » *Qui est le chef, de vous deux ?*

« C'est ta seule réponse ? » Il attend. Il ne dira rien d'autre tant que je n'aurai pas tombé le masque.

Et voilà toutes mes erreurs, encapsulées dans ces yeux noirs sur une tablette. Je me rappelle la nuit où je l'ai baisé, quand il me l'a demandé. Je croyais lui rendre service, je me suis mis en cage. Les sentiments sont des barreaux de fer.

Je ne peux rien cacher, ils ont truffé d'optiques tous les coins. Je n'ai pas pu me planquer dans ma cellule, je ne peux pas le faire ici, face à cet homme et à son petit jeu.

« Si tu touches à Pinson, oublie le marché. Je le veux en sûreté dans notre piaule. C'est vu ? » La sûreté, ça n'existe pas.

Voilà ce qu'il attendait depuis la seconde où il est entré. L'enfoiré sourit.

« C'est vu. »

Lukacs ne fume pas, mais il a prévu mon cadeau maintenant que j'ai accepté de l'épouser. Je lui souffle des nuages blancs à la gueule pour flouter l'air entre nous. Une, deux... à la troisième taffe je m'envole. Je plane. Le pied, putain ! Je m'avachis, les genoux écartés sous la table. La fumée roule sur ma langue comme une pluie d'été, de la super gnôle. Ça faisait une paye ; je me suis retrouvé à court au cachot et Morry, le gardien, même s'il a eu pitié de moi, n'a pas réussi à trouver ma marque de spatien. Monsieur l'Opé Noir Andreas Lukacs la connaît, lui, et il sait s'en procurer, le petit malin.

Je me réchauffe un poil dans cette pièce froide, si blanche. Je me demande si le blond nous regarde dans les optiques, si c'est lui qui a autorisé le marché. Il n'est pas revenu. Est-ce que Falcone disait vrai, avec tout ce qu'il racontait sur les Opés Noirs ? Le quidam moyen en parle comme s'ils n'existaient que dans les vids, mais à l'occasion, au bas de l'échelle gouvernementale, on entend des rumeurs murmurées sur eux. Moitié mythes, moitié détails sordides. Et secrets. Techniquement, l'Agence travaille sous les ordres du Commandement du Concentra-Terre, mais on ne voit jamais sa ligne budgétaire. Falcone a eu affaire à elle du temps où il était capitaine de transporteur de

troupes, il avertissait de ne jamais se fier à personne de cette engance. Il tuerait quiconque, dans son équipage ou son réseau en général, salirait les draps avec ces types sans sa permission.

Seulement, Falcone, il est mort, et moi je suis là.

« Qu'est-ce qui va se passer après ? je demande à Lukacs.

– Après ? »

Il a repris sa tablette. Il y fait défiler du texte, lit pendant que je fume.

« Quand je t'aurai remis tout le réseau pirate dans une jolie boîte avec un ruban. »

Il regarde toujours son écran. Peut-être qu'il a envie de se repasser le porno. « Nous t'accorderons l'immunité complète pour tes crimes. Je peux même te le mettre par écrit. »

Ben tiens. Gravé avec mon sang. « Tu peux répéter ça sans rigoler ? »

Sourire moqueur, sans quitter sa lecture. « Contrairement à d'autres agences ou à ce mutin de capitaine Azarcon — avec ses alliés —, nous sommes vraiment en mesure de blanchir quelqu'un de ton acabit aux yeux de la loi. Et nous pouvons te protéger. »

Quelqu'un de mon acabit. Pourtant je ne suis pas si différent d'une pute espionne dans son genre. Lui aussi a pour métier de baiser les gens. « Et ce ticket de sortie, tu me le fileras avant ou après m'avoir flingué ? »

Il rit.

Pas moi. « Si tu comptais me blanchir, tu n'avais pas besoin de menacer Pinson.

– Nous avons préféré assurer nos arrières, au cas où sauver ta peau ne t'aurait pas intéressé. Ou la sienne, d'ailleurs. » Il se tait, le temps que je digère ça. « Mais je suis généreux. Nous le protégerons aussi des brutes qui sévissent ici.

– Comme tu as fait pendant mon séjour au cachot... » *Tu l'as fait ?*

« Oh, à ce moment nous n'avions pas passé de marché. » Là, il lève les yeux. « Je t'ai demandé si tu voulais voir ce qui s'était produit pendant ton isolement. Il se trouve que tu avais raison :

si on t'y a mis, c'était pour le bien des autres. Sûrement pas pour celui de ton giton. »

Un silence.

D'une pichenette, je lui envoie ma tige allumée dans la figure. Il l'écarte de la main par réflexe, je me penche par-dessus la table très vite et le frappe au visage. Il veut m'attraper, mais je suis déjà sur le meuble, mes mains autour de son cou. Ma chaise tombe par terre dans un fracas métallique.

La plupart des gens s'accrocheraient à mes poignets et ce serait fini pour eux. Lui plante sa patte entre mes jambes, au point faible de tous les hommes. Non merci. Je lui lâche le sifflet et lui saisis la main, mon pouce enfoncé dans le point de pression pour lui plier le poignet en arrière. De l'autre main il me repousse la tête, je le serre aussi là.

Et puis la porte s'ouvre. Le blond déboule, flingue en pogne.

Je lâche tout, me remue pour retourner à ma place. Lukacs projette son poing en avant et me frappe au visage. De l'autre, il serre comme un étau entre mes jambes. Je sursaute, m'étouffe. En un instant il m'a basculé sur le dos, il me cogne le crâne sur la table. Je suis sonné. Il me tient par le cou et les couilles. Le blond, à côté de moi, a son arme contre ma tempe.

« N'oublie pas qui t'a chopé et par où, Terisov, commente Lukacs.

– Va te faire foutre ! » La pièce s'assombrit ; j'ai envie de dégueuler.

« Pirate, il ajoute en se penchant sur moi, rappelle-toi qui est le méchant ici. »

Impossible d'avoir une prise sur ce meuble, et si j'attrape mon adversaire je pense que l'autre tirera. Le flingue n'est peut-être pas réglé sur mortel, mais une impulsion paralysante, je n'y tiens pas non plus.

L'agent me repousse, me lâche. J'ai les yeux pleins de larmes. Il s'écarte, le blond aussi.

« Retourne t'asseoir », ordonne Lukacs.

Toujours debout, il se rajuste, se repeigne et me regarde.

Je roule sur le côté, pose les pieds par terre. Un instant, je dois me retenir à la table. Je veux tuer ce type. Les tuer tous les

deux. En salissant un max. Mais je redresse la chaise et je m'y assois, puis me frotte la bouche avec ma manche en m'efforçant de ne pas grimacer. Je ravale mes idées. Pose une main entre mes jambes ; rien ne peut calmer la douleur. À tous les coups, il a aimé faire ça.

Le blond est debout dans mon dos. « Remets-lui les menottes.

– Non. Je crois qu'il a compris. »

Donc ce n'est pas Lukacs qui donne les ordres, sinon son acolyte ne l'aurait pas ouverte. Mais il ne l'écoute pas vraiment ; peut-être qu'ils travaillent ensemble, sans chef ni larbin. Au bout d'un moment, l'agent derrière moi me contourne, me regarde, sans l'ombre d'un sourire, puis continue vers la porte. Il observait mes réactions pendant la discussion, vu. Il n'a pas tardé à rappliquer.

Lukacs reste debout ; il s'appuie du bout des doigts sur le plateau du meuble entre nous et me toise, puis continue comme si de rien n'était. « Voilà comment on procède : tu retournes sous couverture auprès de tes camarades, et tu les infiltrés. »

Ben voyons — demandé si gentiment, si simplement ! Je ne cache pas mon rictus de mépris. « Et quelle couverture au moins un peu crédible tu peux inventer ? »

Il a l'air de parler d'une croisière : « Tu n'as qu'à dire que d'autres pirates t'ont fait sortir. Il y a tout un tas de factions depuis la mort de Falcone, la main droite ignore en général ce que fait la gauche. D'accord ? Mettre ton évasion sur le compte de tes alliés présente pour nous trois avantages : et d'une, quand on te saura vivant et en liberté, nous pourrions montrer du doigt de véritables criminels ; et de deux, dans la mesure où tes copains ne seront pas unanimes sur le sort à te réserver, ils passeront du temps à s'épier, ce sera ça de moins à s'intéresser à nos affaires ; et de trois... » Toujours ce sourire sinistre. « ... ceux qui ont bonne opinion de toi te verront digne d'une opération de sauvetage et donc voudront faire affaire avec toi. Ce qui m'ouvrira des portes. » Voilà où il voulait en venir, le reste c'était du bruit blanc. « En fin de compte, tu seras amené à révéler que les Opés Noirs t'ont aidé à t'échapper parce

qu'une partie de l'Agence cherche à se partager le gâteau avec la piraterie. »

Là, je ne peux pas m'empêcher de le scruter. « C'est vrai, ça ? »

Il ne cille pas. « C'est ce que tu peux leur raconter. En fin de compte. Quand ils te feront de nouveau confiance.

– Et c'est vrai ?

– Bien sûr que non. Le Concentra veut le démantèlement du réseau, d'où ce marché en échange de tes compétences et de tes infos, monsieur Kirov. »

Mon nom de sang, pas le défunt. Je regarde l'alliance à son doigt.

« Que tu me croies ou non ne change rien à notre marché. »

Il n'arrête pas avec ce mot. Ça me rappelle l'Offre.

« Tu oublies un truc, Lukacs, c'est qu'on m'a chopé. Azarcon m'a eu... » *C'est évident, sans quoi je ne serais pas en train de bavasser avec vous, bande d'empaffés.* « C'est même pas pensable que je puisse récupérer mon équipage après avoir fait un tour sur son vaisseau. Ils s'en foutront que j'y sois allé en prisonnier ! Et je ne parle pas du fait que je n'ai pas réussi à dégommer son gosse. Avec ça, je me suis mis pas mal de monde à dos. »

Un geste dédaigneux de la main. « Tu leur expliqueras que, pendant ton incarcération, un agent t'a approché et qu'il souhaite établir le contact entre les pirates et les Opés. »

J'allume une autre clope venue du paquet qu'il m'a filé, la regarde un instant se consumer. La bouche orange qui dévore le bâtonnet blanc et raide. « Cet agent, ce serait toi.

– Oui. Quand tu seras revenu dans leurs petits papiers et que tu m'auras présenté à la bande, nous serons tous les deux dans la place. »

Joli tableau.

La tige m'engourdit, elle me lisse comme un pouce habile sur du papier alu. « Et pourquoi tu les intéresserais ? » *Qu'est-ce que tu sais au juste ?*

Il ne s'est toujours pas assis. Il aime bien me dominer de sa hauteur pendant qu'il pontifie. « Il semble que, depuis ta capture, les affaires du *Kublai Khan* périclitent. Tes contacts... » On dirait qu'il se retient de cracher une insulte. « ... préfèrent,

et de loin, traiter avec Caligtiera plutôt qu'avec ton vaisseau, d'autant que c'est lui, désormais, le chef de l'organisation. Tu étais au courant, non ? » Question rhétorique, comme il sait qu'évoquer Cal a toutes les chances de m'agacer. Le lieutenant de Falcone ne m'a jamais apprécié ; pas plus que ce concept de protégé développé par le vieux. « Donc une alliance avec... comment dire ?... une faction douteuse de l'Agence représenterait une occasion en or pour ton vaisseau. Nous disposons d'un trésor d'informations concernant les activités illégales dans le Concentra, davantage même que tout ce qui est et sera jamais accessible aux pirates. Et puis, disons aussi que cette fictive "faction douteuse" tient beaucoup à conserver les aliens comme ennemis héréditaires. La Terre ne gagnera rien de bon à s'allier avec les strits, ils ne feront qu'affaiblir le Concentra en fin de compte. Les opinions centralistes extrémistes infestent jusqu'aux Opés Noirs... pas trop difficile à croire, si ? Votre haine pour Azarcon et ses ouvertures de paix devrait aider, je pense. » *Votre* haine, celle de tous les pirates. Oui, ils détestent Azarcon. « Comme tu n'as jamais rien révélé sur tes anciens camarades, je suis persuadé qu'ils ne mettront pas ta tête à prix avec le zèle que tu t'imagines. Rentré sur le *Kublai Khan*, je te vois bien arracher ses clients à Caligtiera. Ton capitaine ne peut manquer de saisir cette chance inespérée. »

Le capitaine du *Kublai Khan*, c'est moi. La personne qui le commande en ce moment ne fait que me garder la place au chaud. J'ai une idée de son identité, d'ailleurs. Taja Roshan ; je l'aime encore moins que Cal. J'ignore pourquoi Lukacs ne prononce pas son nom. Peut-être ne connaît-il pas notre inimitié. Elle jouait les lieutenants, mais je ne l'avais pas choisie : Falcone avait dépêché un proche pour me surveiller sur mon propre vaisseau. Cet Opé n'a pas besoin de l'apprendre — et s'il a l'info, je ne vais pas la confirmer. Je réponds simplement : « Tu pars du principe qu'ils apprécieront ton alliance avec moi.

– Tu ne vois pas le prestige pour toi ? » Typique. Ces types ont la tête comme un ballon.

« S'ils me croient. S'ils ne me descendent pas à vue.

– Tu es un jeune homme très persuasif.

– Je ne suis peut-être pas si doué. Puisqu'on donne dans la franchise, Andreas. »

Et il sourit. « Oh, à mon avis, tu es très fort, Yuri. »

Là, je le crois sincère. Il s'est déjà donné beaucoup de mal pour me récupérer. « Ce beau plan ne marchera que si j'arrive à retrouver le *Khan*. Ils ont sans doute changé leurs codes ou les planques que je connaissais il y a des mois. Aux dernières nouvelles, l'espace, c'est grand.

– Tu as bien un plan B. Quand l'*Envoy* répandra la nouvelle de ta "mort" en prison, tu n'auras qu'à suivre le protocole prévu en cas d'urgence. Je ne doute pas qu'ils te repéreront. »

Décidément, il en sait trop.

« Et s'ils ne s'y fient pas, s'ils me chopent juste histoire de me flinguer ? »

Il hausse les épaules. « Dans ce cas, moi, je ne perds rien.

– À part ton super projet d'infiltration.

– C'est le risque. Toi et moi devons l'accepter. »

Surtout s'il a autre chose en vue. Abattre les pirates ? Noble entreprise philanthropique ! De l'Agence tout craché... Ça me ferait mal si c'était son seul but.

Je le regarde droit dans les yeux — pour ce que ça change ! « Sans les pirates et les strits, t'as plus de boulot. Tu y as pensé ? »

Là, il s'assoit. Il pose encore une fois sa tablette devant lui, les mains croisées sur elle. « La mauvaise herbe ne meurt pas. Ce n'est pas ce que vous dites toujours, les pirates ? Ne t'inquiète pas pour moi ou mon travail. »

Fais-toi plutôt du souci pour ta vie, voilà ce qu'il dit. Pour Pinson. Il me laisse lire ça dans son regard. À quoi bon détruire ce qu'on peut contrôler ? La vérité vraie, je peux la trouver quelque part sous ses mots.

Falcone m'a appris la patience, alors j'obéis et j'écoute Andreas Lukacs me révéler ce qu'il veut bien me révéler. Ce qu'il faudra pour m'arracher à cette merde, même si ça ne nettoiera pas celle qui me tartine.

Le gardien Morry me ramène dans la population carcérale générale, comme la femme m'en menaçait, comme Lukacs

l'avait prévu. Ils veulent que je revoie Pinson, pas de doute — que je me rappelle ce marché, l'erreur totale qu'il constitue. Je la commets quand même, après toutes celles de ces derniers mois, celles que j'ai cousues ensemble, à me faire saigner les doigts, en une espèce de patchwork désolant.

Une fois l'agent sorti de la salle d'entretien, mon itinéraire est tout tracé. On m'entrave les mains et les pieds et j'avance à petits pas traînants à travers les couloirs vides, briqués à mort, de cette prison militaire sécurité maximum. Droit vers le cœur de l'enfer.

Un enfer à l'haleine glacée, près d'un pôle de la planète Terre, sur une île encore intacte du nom de Groenland. Il y a peut-être de la couleur de l'autre côté des hautes portes et des barrières d'acier renforcé qui nous enferment, nous autres malfaisants, mais on n'en voit rien. Dehors, c'est un hiver mortel de toute façon. On y envoie sans distinction spatien militaires et rampants — pourvu qu'ils aient commis des crimes suffisamment terribles.

Ils m'y ont placé parce que la majorité des hommes entre ces murs haïssent mon espèce. Dans une autre vie, ils portaient des uniformes, tout comme Falcone autrefois. Lui aussi y a passé du temps ; c'est peut-être l'idée. Comme je n'ai jamais fait partie des élites du ConcentraTerre, je vais avoir du mal à me ménager des alliances ici. Je ne vais trouver que des rappels sans intérêt de mes origines. Même les gardes aiment me l'enfoncer dans le crâne : *pirate*, ils disent avec un rictus méprisant. Ça devient mon identité, comme *pute* ou *geisha*, mais au moins c'en est une qui compte... autant se l'approprier et en user. Elle me précède telle une ombre, et une ou deux fois par semaine, quand des gens veulent tâter les limites de cette noirceur, elle les mord. Elle laisse du sang sur le sol, qui traîne derrière moi telle une cohorte d'enfants affamés.

Même au cachot, je peux rester des heures les yeux fermés : l'obscurité, j'ai déjà souvent couché avec elle.

Jusqu'aux gardes qui commencent à prendre des gants.

Celui-là, Morry, il me tient le bras, genre on va danser. Lui et les autres ont vite appris que je ne faisais pas d'histoires si

on ne me cherchait pas. Un ou deux ont bien voulu me titiller, mais je leur ai cassé les os et ils ont renoncé. Mon sourire aussi doux et creux que l'amour en a touché un ou deux autres, m'a obtenu des clopes et du savon. Et puis les mauvais ont fini par en avoir marre de me tourmenter. Ils ont laissé les autres prisonniers s'en charger. Épaules voûtées, yeux baissés, Morry évite d'élever la voix ou de lever son flingue ; il semble presque s'excuser de notre itinéraire.

« Je te ramène en génépop », il m'annonce, comme si je ne l'avais pas déjà compris.

J'avance d'un pas sautillant, glissant, réticent. La démarche du zombie. Le couloir trop étroit ne laisse pas ces sursauts résonner sur ses parois.

Pour une prison aussi ancienne, Kalaallit Nunaat est bien entretenue, telle la concubine défraîchie d'un noble vieillard. Sous ses couches de vernis, sa peau se craquelle pour un rien. Les murs sont aussi gris que le ciel à l'approche de l'hiver, les issues et les inscriptions d'un rouge terne et les sols d'un vert algue brillant. Des dizaines de portes gardées, verrouillées, ceintures de chasteté pour épouses volages, se dressent entre les salles d'entretien privé situées dans l'énorme bâtiment administratif et les ailes collées les unes aux autres où on a parké la lie. Le bruit de voix distantes porte loin dans cet air froid malaxé tout au long des couloirs.

Ce n'est pas si différent de l'intérieur des vaisseaux pirates. Ici aussi on surveille les ombres et on joue les atouts qu'on peut.

« Tu es resté longtemps au parloir », remarque Morry, l'air de rien. Il passe son poignet nanotatoué devant un scan de porte, puis un autre. Les lourds barreaux retombent derrière nous dans un grand bruit, nous coupant toute retraite. Des échos répondent. Les points noirs des optiques tout-puissants placés haut sur les murs nous collent au cul comme des chiens.

Je hausse les épaules. « Ils me trouvaient mignon.

– La police ? »

Un spatien dit : *les pollies* ; un rampant : *la police*. Morry est imprégné de Terre à en saigner des grains de sable. Ce qui n'en fait pas forcément quelqu'un de stupide. Il est peut-être curieux,

sans plus, mais on ne sait jamais jusqu'où peut aller une info. Alors je lui réponds : « Demande-leur. »

Et je me dis qu'il fait peut-être partie des matons soudoyés par Lukacs pour planter des optiques dans ma cellule ou persécuter Pinson pendant mon séjour au cachot. Si ça se trouve, il sait tout et veut juste s'amuser. Son visage étroit ne m'accorde que le regard stoïque du professionnel. Certains, c'est connu, se laissent vite acheter... ou intimider.

Je pourrais poser la question, mais je révélerais mes propres inquiétudes. Alors j'avance à une allure constante, je titube à côté du gardien comme une marionnette privée d'un fil.

Rien ne change dans le paysage de peau grise et d'artères rouges ; on passe en intraveineuse d'un bras de junkie à l'autre, et ça devient de plus en plus animé. Des matons en uniforme bleu, des administratifs carcéraux en costume noir vaquent à leurs affaires. Je passe sous des portiques de détection, étroits, en voûte, et de grands mecs armés me paluchent avec des gestes étudiés. On s'arrête un peu plus longtemps à l'avant-avant-dernière porte, on balade un bâton-scan des pointes de mes cheveux aux semelles de mes grolles. Il voit à travers mes vêtements et ma viande.

Et puis on arrive à l'entrée de l'Atelier du père Noël. C'est comme ça qu'ils appellent la division génépop, aussi haut sur l'hémisphère nord de la planète. Tous les petits elfes mauvais attendent derrière, impatients de vous taper dessus avec un marteau pour vous transformer en jouet sur mesure.

Avec cet air à glacer les os, j'ai les doigts tout raides. Je les replie en poings dans mon dos.

Un nouveau gardien nous rejoint. Je ne le reconnais pas, mais peu importe ; ici, ils n'ont plus de visage, pas plus que ceux qu'ils surveillent. Il me prend le bras à la place de Morry qui me dit : « À plus tard, Terisov. » Comme si je l'avais amusé. Je n'ai pas le temps de m'attarder là-dessus, monsieur le Maton me fait passer l'ultime porte et nous entrons dans la grande salle de triage de l'Atelier. Des prisonniers tout frais, menottés et déjà fourrés dans leurs uniformes gris anonymes, sont assis en gentils écoliers sur les bancs. Ils lèvent les yeux sur moi,

moyennement intéressés. Je me retrouve propulsé en tête de file. Ah, l'ancienneté... J'ai priorité, peut-être grâce à Lukacs.

« De retour, Terisov », Stafford m'accueille, le gras gradé derrière son haut comptoir. Le père Noël en personne, version ronchon et mal payé. Il me fait signe d'avancer, le gardien accompagne mon pas traînant. « Montre-moi tes yeux. »

Je me penche en avant sur le comptoir, Stafford passe son scan sur mes deux rétines avant de lire ce qu'affiche l'espèce de stylo. J'ai l'impression qu'il y passe plus de temps qu'il devrait, ou bien mon appréhension suffit à dilater les secondes.

« Bienvenue à la maison », il déclare enfin avec un air de savoir quelque chose que j'ignore. « Je crois que tu as manqué à Pinson... » Ce n'est pas que son sort le préoccupe ; peut-être veut-il juste se moquer de moi, ou me culpabiliser.

Monsieur le Maton me fait passer sous la haute voûte qui marque l'entrée de l'Atelier du père Noël. On suit le couloir aux optiques et on entre dans le grand espace commun à moitié rempli. On ne s'est pas cassé la tête pour surnommer l'endroit : Salle des Pas Perdus, au centre des anneaux de cellules empilés sur trois niveaux. On peut manœuvrer à distance une tourelle armée au bout d'un bras à trois degrés de liberté et lui faire traverser en quelques secondes l'intégralité de ce colisée pour criminels. L'engin est tout hérissé de canons, comme un tank, et protégé par du plexiplat transparent blindé.

Sur le mur ouest, on a monté un grand holoécran, vide pour l'instant. Épars sous cet autel du pauvre, un misérable assortiment de bancs — des sièges de plastique orange blottis contre de longues tables brunes. Tout l'espace s'offre à la vue des rambardeaux aux étages. Quelques ennemis familiers jouent sur les tables. Personne ici n'a droit à la connexion optique ; normal, pour éviter les plongées. Les internés ne pourraient sans doute pas accéder aux systèmes extérieurs, mais quelqu'un d'assez doué arriverait à mettre le boxon dans les réseaux internes. Il pourrait même saboter les jeux, et ce serait trop de souci de réparer avant que les accros à l'excitation des combats virtuels s'énervent sérieux.

Au milieu de la Salle des Pas Perdus, un Noir avec une petite barbe lève les yeux du plateau de jeu devant lui et rigole. « Mais qui voilà revenu à la civilisation ? »

Les regards se fixent sur moi.

Je leur tourne le dos et je leur fais un doigt, les poings liés.
« Bonjour messieurs. »

Le gardien me tire de côté.

Je leur crie par-dessus mon épaule : « Je reviens tout de suite ! Vous ferez bonjour à la caméra, hein ? »

Ils rient, mais sans joie. C'est l'anticipation qui leur plaît, comme des hyènes réjouies autour de la barbaque du jour. Pendant mon absence, ils semblent avoir oublié qu'en trois mois j'en ai fait saigner pas mal. Ou peut-être qu'au contraire ils s'en souviennent très bien.

Monsieur le Maton me propulse le long d'un des couloirs du rez-de-chaussée, devant les parois de plex à l'épreuve des balles. Certaines cellules sont peuplées de meurtriers désœuvrés. Deux ou trois portes béent pour aérer et inviter les alliés ou les clients. Ici, on n'enferme personne avant l'extinction des feux, sauf en cas d'inspection ou de punition. La plupart du temps, les prisonniers peuvent se balader à l'intérieur du périmètre délimité par les portes, sous les yeux et les armes des gardiens. Ça m'étonnerait qu'il y ait des coins non couverts par les caméras, surtout si les Opés s'occupent un tant soit peu des lieux — mais ce que l'administration et les caïds choisissent de voir, c'est autre chose.

Ma cellule au bout du couloir est vide, du moins c'est ce que je crois jusqu'au moment où j'arrive pile devant. Des plantes de pieds sales dépassent de sous la couverture de la couchette inférieure. Je relâche ma respiration. Mon guide détache mes menottes dans un bip, fait coulisser la porte transparente et me pousse à l'intérieur. Je me cogne l'épaule contre le lit, me redresse. Les pieds bougent. Une main sinue hors de l'abri de la literie, repousse l'oreiller froissé. Se révèle un œil noir, une portion de front tout lisse, un coin semé de noirceur d'une joue où une barbe éparse repousse.

« Tu es revenu », constate Pinson, guère impressionné.

Pas que j'espérais une parade aux lasers.

Je devrais peut-être lui demander comment il va, mais l'entendre me renvoie à ma faiblesse. Je me frotte l'épaule et vais au minuscule lavabo dans le coin de la cellule. À part ça et les chiottes, il n'y a que les couchettes. De toute façon, on n'a besoin de rien d'autre. De quoi chier, de quoi dormir.

J'ouvre le robinet et mets ma bouche sous le courant d'eau au goût amer. Pas moyen d'ôter celui de Lukacs sur ma langue. Je ne lui ai pas fait de pipe mais j'ai avalé son offre, ça suffit à me rendre malade. J'ai beau me frotter les mains sur le devant de mon fute, elles restent moites. Pinson n'ouvre pas le bec jusqu'à ce que je parcoure la cellule des yeux ; je les plisse pour mieux voir le coin en haut le plus éloigné des pieux. C'est de cet angle qu'a été fait l'enregistrement opé.

« Qu'est-ce que tu fous ? » Il n'a pas bougé de son lit.

« Fais-moi la courte échelle. » On n'a aucun siège.

« Quoi ? »

Je me place sous le coin en question. Forcément, Lukacs s'attend à ça. « Allez, hisse-moi. » Je le regarde par-dessus mon épaule.

Il grommelle un peu, écarte sa couverture et me montre tout son visage, les marques plus ou moins décolorées sur sa peau et la coupe courte, sévère, de ses cheveux ondulés qu'il portait longs avant. Ils surgissent en pétard du haut de son crâne, il a dû dormir dessus. Malgré les coups et la fatigue il a une figure remarquable, toute en pommettes, mâchoires et âme. Quand tu te balades avec ce genre de tête ici, tout le monde veut te baiser. Il n'y peut rien. Il n'est pas un vrai meurtrier comme d'autres dans ce trou. Comme moi.

Je ne réponds rien à son regard. Inutile de présenter des excuses, rien de tout ça n'est ma faute. L'alliance tacite entre nous, dans cette prison, s'arrête à la survie de chacun.

« T'as eu à fumer ? Je sens ça sur tes fringues. » Il se décide enfin à descendre de sa couchette et s'étire de toute sa hauteur, la même que la mienne. Il est grand, sans beaucoup de muscles. Une machette, pas un couteau de boucher. Il ne porte pas de

chemise, ses tétons forment des ronds d'un brun chaud contrastant avec le noir profond de ses yeux.

On dirait qu'ils l'ont aussi frappé sur le corps.

Il fait exprès de ne pas coopérer, parce que je refuse de lui demander ce qui s'est passé. « Oublie les clopes, Pinson. J'ai besoin de regarder en haut.

– Je vais pas soulever ton putain de cul sans raison. » Sa voix chantante, mélodieuse, change ses insultes en mots doux.

Je suis resté absent trop longtemps. Je fais un pas vers lui, je lui prends le bras. Ignore sa grimace et le traîne jusqu'au mur. « Soulève-moi.

– Bordel, Yuri ! » Mais il a perdu d'avance ; il se met en position. Je monte sur sa cuisse, lui tiens l'épaule, lève l'autre main pour m'appuyer au plafond. Il m'agrippe le devant de la chemise en me crachant des injures. Mon crâne frôle le plafond tandis que j'examine la surface grise éraflée et me concentre sur les lignes enfoncées dans l'ombre, en haut du mur.

Je vois une tête noire, comme un grain de beauté, coincée entre la traînée laissée par un insecte écrasé et un copeau de peinture qui pèle. Je la sors de l'ongle. « C'est bon. »

Il me lâche, je saute par terre.

« C'est quoi ça ? »

Je laisse tomber l'optique et l'écrase sous ma botte.

Il a compris mais redemande quand même : « Qu'est-ce que c'était ? »

Qu'est-ce que ça veut dire, voilà ce qui l'intrigue.

Impossible de savoir s'il pourrait y en avoir d'autres. Il me faudrait des heures pour explorer la cellule à l'œil nu. Je ne peux guère prendre davantage de précautions pour éviter qu'on nous monitore.

« On a donné à ces enfoirés d'Opés un joli spectacle, cette fameuse nuit. »

Son visage se fait tout plat, tout blanc. Il dit, d'une voix plus basse : « Quoi ? »

J'ai fait de lui mon giton parce qu'il voulait ma protection, parce que les types ici ne comprennent que ce genre de relation. Si je ne marquais pas mon territoire, ils tourmenteraient

Pinson rien qu'à cause de son allure juvénile. La possession, la soumission, même en simple façade. Il a subi sans le moindre bruit, sans manifester de contrariété et surtout pas de plaisir. La baise n'avait rien d'élaboré, de sensuel ni de tellement satisfaisant. Il faut dire qu'elle ne l'est plus depuis un bout de temps.

« Ils nous espionnaient. Dès l'instant où le gardien t'a amené ici, il y a deux mois. » Je commence à croire que ce ne sont pas seulement les procédures carcérales qui ont placé Pinson avec moi, deux jeunes ensemble, un pirate et un ingénu. « Pourquoi tu as tué ton OC ? Et comment ? » *Tu as l'air trop doux pour ça.*

Il retourne à sa couchette et s'y assied. Il a vachement envie d'une clope, son genou en frétille de manque. « Les Opés. Merde, mais de quoi tu parles ? »

Tiens, il ne veut pas répondre ? Lukacs a lourdement insisté là-dessus, je veux savoir. « Pourquoi t'as tué ton OC ? Tu n'es pas un tueur... » Pas encore. Une prison comme celle-là peut l'endurcir, le transformer en assassin.

Il reste assis.

Je me tiens debout devant lui. Il regarde mon pantalon déformé à l'emplacement des genoux. Il pourrait se pencher et mordre le tissu s'il avait envie. Aucun risque.

Je sors le paquet de cigarettes que Lukacs m'a filé, en extrais une et l'allume d'une étincelle de mon briquet de doigt. Là, Pinson lève les yeux et j'y souffle une bonne bouffée de fumée. *Ça tu veux bien, hein ?*

« Pourquoi t'as tué ton OC ? » Et je ne redemanderai pas.

Il serre la mâchoire. « Je lui ai cramé les tripes avec un coupe-tuyau. »

Son accent si plaisant jure avec la violence de ses paroles. Il continue d'esquiver la question. Je laisse tomber des cendres sur ses genoux. « Aux chantiers Héphaïstos ? »

Il serre toujours les dents, l'air s'échappe entre elles dans un sifflement. « Où tu veux en venir, Yuri, bordel ? »

J'ai passé un marché avec les Opés parce qu'ils étaient prêts à te zigouiller. Maintenant je veux savoir. Tout savoir. « J'ai fait une belle erreur en te niquant. Tu me sers à rien. » Je désigne son

corps meurtri. « Regarde-toi ! Je suis parti deux semaines. Qui t'a fait ça ? »

Là, il est blessé, mais en plus il veut me frapper. Je lis tout ça dans son expression. Il n'a rien d'un tueur parce qu'il ne sait pas la rendre opaque. « Si je te sers à rien, t'as pas besoin de savoir.

– Wex ? Dulay ? »

Il ne répond pas.

Je sors de la cellule.

« Yuri ! »

Je me dirige vers la Salle des Pas Perdus, j'entends les voix et le vid qu'on a mis en route. D'un seul élan, je fonce sur Wex qui joue à Spectre à un des plateaux. Wex, ce salaud de rat avec sa moustache minable jamais plus fournie que les dents d'un peigne. Dulay n'est nulle part en vue, pas plus que son acolyte Jones. Je m'approche dans un angle mort du gars, un instant de silence m'accompagne avant que fuse un petit cri d'excitation. Une bagarre ! Wex se tourne sur sa chaise juste au moment où je jette ma clope sur lui avant de lui planter mon poing dans l'œil.

Il tombe de son siège. Je lui donne deux coups de pied dans les flancs, un cercle se forme autour de nous comme si on avait invité du monde. Des cris de gladiateurs et des grondements animaux éclatent, j'ai peut-être dix secondes avant que les gardiens viennent me séparer de ce nul. Par terre, il essaie de m'agripper les jambes, mais je fais un pas de côté, me baisse pour lui choper la chemise et lui martèle plusieurs fois la figure. Chocs sourds, craquements. Derrière moi, la voix de Pinson s'élève au-dessus des autres. « Yuri, arrête ça avant qu'ils... »

Mais personne ne va me châtier, pas si Lukacs veut que son plan fonctionne. J'ai juste assez de confiance en l'Opé, je compte tirer un petit quelque chose de cette histoire même s'il se croit tous les atouts en main.

Wex, sur le sol, saigne. Je lui décoche un dernier coup de latte avant que des mains officielles me tirent violemment en arrière et me jettent face contre terre en me collant les bras dans le dos. Rien que des bottes gris carcéral d'abord, puis le noir brillant de celles des gardiens s'infiltré dans la masse. Le niveau

sonore baisse d'un seul coup ; je rigole tandis qu'on me relève. L'autre, toujours par terre, profère des injures et dégoutte de sang. Je lui crache dessus.

« Si tu l'approches encore, je vais te rendre si mignon que même Dulay aura envie de ton petit cul.

– La ferme, Terisov ! » Monsieur le Maton me file une calotte et m'entraîne vers ma cellule d'un pas vif. Pinson trotte à côté de moi en regardant par-dessus son épaule. Quelques prisonniers rient, ils se moquent de Wex. Attendez que ça arrive aux oreilles de Dulay et Jones... je peux compter les secondes.

« Je vous boucle », annonce le type en nous poussant tous deux dans le trou. La porte claque. Une simple commande dans son oreillette provoque un bip. Voilà, on ne peut plus sortir, mais personne ne peut entrer.

Je vais au lavabo, ouvre le robinet, colle mes phalanges meurtries sous le jet d'eau froide. J'entends Pinson qui fait les cent pas derrière moi. « Arrête, c'est gonflant. »

Il s'exécute. Ne dit rien, parce que tabasser Wex correspond à ce que je suis censé faire. Ça envoie clairement le signal : je suis revenu, je reprends mes droits et mes privilèges.

Il s'assied sur sa couchette, la tête entre les mains. Et je comprends parfaitement ce qui s'est passé pendant mes deux semaines d'absence.

Tout comme Lukacs. Il m'a fait mettre à l'isolement dans ce but, pour me mettre l'épée au-dessus de la tête, pour que je déteste mes choix.

Je suis sur le point de tendre la main et toucher les cheveux de Pinson, mais il se détourne, les yeux toujours baissés, s'allonge sur son lit en me tournant le dos, nez au mur, bras calé sous l'oreiller.

Dégage, Yuri, avec tes questions. Il se fiche des Opés maintenant. Mais, à sa manière, il est content de mon retour. Je le sais parce qu'il évite de me regarder.

Dans le noir, on arrive à parler. Avec les lumières éteintes, chacun reste dans son petit sac d'obscurité agitée. J'ai les yeux sur le plafond, sans le voir. La voix de Pinson monte vers moi

de la couchette de dessous en se tortillant comme des volutes de fumée.

« Pourquoi tu veux savoir ? » À propos d'Héphaïstos.

Lukacs a lâché cette info pour que je me sente dégueulasse, au point d'accepter de coucher avec lui et les siens. *Et pourquoi tu ne me hais pas pour ce que je t'ai fait ? Pourquoi je ne te hais pas pour ce que tu as voulu de moi ?*

« Je te le dirai quand tu m'auras répondu. »

Enfin, une partie au moins, histoire que tu ne foutes pas le marché en l'air.

Il se tait encore, quelques minutes démesurées. Puis : « Tu connais les chantiers d'Héphaïstos ?

– Ils sont sur la Jante, ils ont surtout pour clients les stations militaires. C'est ça ? » Les pirates les attaquaient de temps en temps, pour récupérer des pièces détachées. À ma connaissance, le coin n'a rien de paradisiaque.

« Ouais. Non... Je veux dire, tu sais pour mes parents, ou... ?

– Oui. Et ton OC ? »

Il expire longuement. « C'est dur, comme coin. Un peu comme ici. Je me fritais souvent avec lui. Des disputes, tu vois, mauvaises. Je ne sais pas pourquoi, il aimait bien m'agresser pour n'importe quoi. Je bossais trop bien, ou je causais pas assez, ou... des prétextes. »

C'est parce que tu donnes l'impression de ne pas savoir te défendre, Pinson. Pourtant il accumule la rancœur et ça fermente.

« Alors, un jour, il m'a trop cherché et je l'ai planté avec un coupe-tuyau en marche. Voilà. » Il renifle un peu, mais ce n'est pas vraiment du remords. Peut-être qu'il revit le moment où il a pris sa décision. Il regrette de se retrouver ici, sauf qu'au moins il n'a plus à supporter ce type. Son acte ne l'accable pas ; à tous les coups, ça a alourdi sa sentence.

« Il t'agressait de quelle manière ? » Plein de manières d'embrouiller quelqu'un.

« Tu sais bien. » Je le sens qui s'énerve. « Il se foutait de moi, genre.

– Ça t'a suffi pour te dire une fois en prison qu'il fallait demander à ton codétenu de te troncher contre sa protection ? »

Dans le noir, on se confie mieux ses secrets.

Je dois poser les choses clairement, au moins pour le bénéfice de ma propre culpabilité. « Donc ton OC te baisait. »

Il ne me répond pas, pas en paroles.

Soit il me laissait le niquer, soit une dizaine de types lui passaient dessus. De deux maux on choisit le moindre.

« Pourquoi tu l'as fait, alors ? il demande au bout d'un moment. Tu n'avais pas vraiment envie, pourquoi tu l'as fait ?

– Qui a dit que j'en avais pas envie ? T'es plutôt mignon. »

On a cette conversation maintenant — avant, je n'ai jamais rien demandé.

Avant qu'un enfoiré en costard me montre une vidéo qui beuglait : *Voilà jusqu'où on te contrôle.*

Les minutes sont de lourdes bottes qui arpentent ma poitrine et la creusent. Il y en a, des pas jusqu'à demain.

« Tu t'es mis à marcher, ajoute Pinson. Après.

– J'ai toujours marché. » En fait, non.

« Dans ton sommeil. Tu me parlais. Ça a commencé après. » Sans lumière, sa voix paraît creuse.

« Oui, je t'ai parlé de mon chien, c'est ça ? » Il m'a raconté, la première fois. Puis il ne m'a plus jamais dit ce que je dégoisais en somnambule.

« Pas que de ça.

– De quoi, alors ? » Mon ton, d'un coup, est devenu sec.

« De ta vie. » Ça coule comme une ancre.

Le sarcasme me permet d'éviter l'émotion. « Je suis né, j'ai grandi ? »

Il n'en tient pas compte. « Je t'ai raconté Héphestos... Bon, maintenant c'était quoi ce putain d'optique ?

– Les Opés. Ils voulaient passer un marché avec moi. » S'ils écoutent, ils savent déjà ça.

« Les Opés Noirs.

– Oui. Ils me renvoient dans l'espace.

– Pourquoi ? » Il est inquiet. Sûrement pour sa peau.

« Ne t'en fais pas, ta sécurité est prévue. Il a dit qu'il te protégerait, et une fois hors de la planète j'aurai des appuis. Je pourrai m'assurer qu'il tient parole. »

Pourquoi ? Telle est la question évidente, mais il ne la pose pas. Je ne dis rien. *Pourquoi tu voudrais me protéger, Yuri ?*

« On ne va pas te rechercher ? il demande à la place. Comment ils vont pouvoir te faire sortir ? Qu'est-ce qu'ils veulent de toi une fois dans l'espace ?

– Tu n'as pas besoin de le savoir.

– Bon... quand ? »

Le noir se fait étouffant. « Demain.

– Ils vont entrer les mains dans les poches et te libérer comme ça ? »

Depuis quand les mecs du genre de Lukacs font preuve d'une telle générosité ? « Non. Non, d'abord on va me faire sacrément mal. »

Le verrouillage est levé pour le petit déjeuner. Pinson et moi, on va au réfectoire, les regards et les murmures nous mordent les talons. La petite leçon d'humilité que j'ai donnée hier fait l'objet de tous les ragots. Morry le Maton me considère d'un air mi-craintif mi-dédaigneux, avec une nuance supplémentaire ; on dirait un sentiment de supériorité. Je me demande en quoi il peut se sentir supérieur.

« Dulay », chuchote mon co-piaule tandis qu'on s'installe au bout d'une table avec nos plateaux de délices carcéraux.

Je ne me donne pas la peine de regarder.

Allez, essaye un truc, je transmets par télépathie. Qu'on en finisse.

Mais ce n'est pas pour tout de suite. Émoustillés de traiter avec les Opés Noirs du ConcentraTerre, ils vont figoler.

Une heure avant le couvre-feu et le verrouillage général. Pinson est parti prendre une douche, j'ai besoin qu'il ne soit pas là. Une espèce d'appréhension nous a suivis toute la journée ; il a dû la voir en moi, la ressentir, parce qu'il m'a tenu compagnie dans la cellule. Ni jeux, ni exercices, ni petits trafics sans conséquence avec d'autres prisonniers. Et je ne lui ai pas dit de partir. On assistait en silence à la même réception, on faisait tapisserie par sécurité et on observait les festivités de loin. Mais à présent

il est revenu à sa routine et il me faudrait un surin. Avec ça, je pourrais m'imaginer que je peux me défendre, même s'il n'existe aucune défense contre la fièvre ou un marché. Rien que ce besoin, que la chaleur, qu'une promesse de mettre fin aux incertitudes.

Je m'étends sur la couchette du bas et passe la main derrière l'oreiller, la fais descendre le long du cadre de fer. Voilà. Pile où je l'ai laissé, le bout aiguisé d'une brosse à dents. Je l'arrache au scotch et me rallonge. J'ai le souffle court sans avoir fait d'efforts. Mes mains tremblent, elles sont trop humides pour bien tenir le bout de plastique. Ça fait longtemps. Je n'avais rien de pointu à l'isolement.

Les vieux amis comme les vieux maux n'ont besoin d'aucune introduction. Ils sont en vous comme l'air dans vos poumons.

Je ne reprends pas ma respiration avant d'avoir laissé sortir la fièvre écarlate. La pointe aiguë trace une longue ligne sur ma peau, et ça ne fait pas vraiment mal. Le chemin est bien connu, le soulagement tel que j'en bande presque. Mes jambes cessent de trembler, mes yeux se ferment à demi. Mon esprit retourne à cette unique fois avec lui, ses cheveux qui avaient l'odeur des clopes minables de la prison — rien à voir avec ma marque de spatien. Avec l'espace. Je passais les doigts dans ces vagues sombres et je pensais aux étoiles, éternelles menteuses qui cliquent de leurs promesses scintillantes.

Alors il a dit : « Tu as fini ? »

Avec sa joue écrasée dans l'oreiller, je l'entendais mal. Il avait le cou tout rouge : je l'avais marqué de mes dents, assez profondément et brutalement pour que tout le monde le voie et sache.
Tu es à moi.

Tu as fini ? Oh non, ce n'est que le début. Pour le reste de ma vie ici, jusqu'à ta prochaine fin sinistre.

Mais je suis descendu de sa couchette, je suis allé au lavabo et j'ai bu au robinet. J'avais une main sur le métal et je croyais qu'il allait se coller contre le mur ; je n'ai rien entendu. Quand je me suis retourné, il n'avait pas bougé, il me regardait.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? j'ai demandé.

– Je n'ai pas vraiment le choix. »

Il répondait à la question muette sur ce que je venais de lui faire, pourtant ce n'était pas ce que j'avais demandé. Et peut-être qu'il ne pouvait pas supporter l'idée que d'autres types du genre de son OC le forcent, et moi au moins j'étais jeune. En apparence.

Je me suis rapproché de lui, si terriblement figé. Les ombres de la lumière chiche coupaient son corps en tranches nettes. Je savais que si je le touchais encore, c'est lui qui me ferait saigner.

Tout comme je saigne maintenant, mais au moins, avec une coupure le long du bras, on ne sent pas cette immobilité qui envahit le monde entier à part soi. Il n'y a plus rien pour me jauger, sinistre, sauf ce que je vois les yeux fermés. Mon cœur s'apaise.

Quand j'entends la porte s'ouvrir en coulissant j'ai envie de sourire, de dire à Pinson : *Allez, viens. La dernière fois avant mon départ, je te promets que ça ne fera pas mal. Pas à toi. Le sexe n'éloigne pas la mort, simplement il la rend bandante.*

« Pirate. » Ce n'est pas la voix de mon codétenu.

J'ouvre les yeux. Dans la cellule, ils sont trois. Wex, Jones, Dulay.

« Hé ! fait Dulay. Il a commencé sans nous. »

Le sang coule sur mon bras en un délicat ruisseau. Tout ce qu'il emportait me revient d'un seul coup.

Dans cette salle d'entretien, assis en face de moi, Lukacs a déclaré : « Il va falloir te tuer. Le seul moyen de te faire sortir sans éveiller les soupçons, c'est par la morgue. »

Et j'ai ri, parce que, sur le moment, c'était marrant. Très approprié.

« Pas d'autre solution », il a ajouté.

L'accord entre nous était nu, sans fioriture. Comme un viol.

« Ne sois pas si sûr de toi, j'ai averti. Ils pourraient me tuer pour de bon, tu serais bien avancé.

– Non. J'ai donné des instructions précises, ils ont intérêt à les suivre. Ne serait-ce que pour le créd. »

Andreas Lukacs devient donc mon premier gogo chez les Opés Noirs... Je doute que sa sauce coule bien dans ma gorge.

Il dit qu'il connaît les gardiens à soudoyer, mais je devrai faire face à ces hommes, à la souffrance. Après ça ira, je serai libre. Comme une âme en route vers le paradis, si on croit à ce genre de merde.

Même l'enfer, j'y crois pas. Seulement, lui croit en moi, j'ai l'impression.

Je me lève tandis qu'ils s'approchent, deux baraques et un sadique filiforme avec une moustache naze. On sait tous pourquoi on est là ; la vengeance n'est qu'un petit élément de l'ensemble, l'élément officiel à destination de l'*Envoy*. De quoi convaincre les gouv's jusqu'à ce que la vérité ressorte. Ni Wex ni ses copains ne pipent mot. Ils me regardent, attendent ; je me demande quoi. Peut-être veulent-ils que je fasse le premier mouvement, ou que j'essaie de fuir. Une proie qui court, c'est plus fun.

Mais je n'ai nulle part où aller, et puis ça ne figure pas dans le marché.

Quand on se fait battre jusqu'à l'inconscience, on cesse de sentir les coups bien avant que le noir arrive. Ces types viennent de l'armée, ils sont entraînés. Ils savent exactement où frapper.

« Gaffe à son visage, avertit l'un d'eux. Pas sur la tête. »

Les dommages cérébraux sont le plus souvent irréversibles. Pour tout le reste...

Dulay et Jones me maintiennent debout par les bras, par les cheveux, et Wex mouille la chemise en jouant de ses bottes sur mon corps.

Cette douleur-là vous nique depuis l'intérieur, plus profonde que le sexe, plus intime qu'un baiser.

Elle se régale comme un fauve, je sens chacune de ses morsures.

En fin de compte, Wex me plante son genou dans l'entre-jambe et les autres me lâchent. Je me retrouve à genoux, puis face contre terre, plongé dans un néant confus, palpitant. Le son s'étale telle une mare autour de moi, se coagule en bruits lointains. Des voix. Des mots violents. Un pied qui frappe, un

bruit de porte. Et je retourne à cette première fois où je me suis retrouvé par terre comme ça. Mon gogo a fait claquer la pointe de sa botte contre mon flanc. Mon dos, mes cuisses. Et puis il m'a caressé les cheveux et m'a dit que j'avais la beauté du diable.

« Yuri. » Voilà qu'il regrette maintenant. « Je n'aurais jamais dû te laisser ! »

Quelle déclaration bizarre. Brutale.

« Yuri, reste avec moi. Ne perds pas conscience. *Espèce d'enfoirés, appelez le toubib !* »

Mon corps est un cocon mouillé suspendu à l'envers. Il pend à mes pieds, tout le sang me monte à la tête. Forcément, puisque je l'entends passer dans mes oreilles. C'est un rugissement qui m'entraîne, me dresse contre un rivage rocheux. Mais une haleine souffle sur mon visage, quelqu'un se met à respirer pour moi. On essaie de me garder à l'ancre et moi je veux tout lâcher, disparaître dans le noir, la sécurité. Sur ma langue, pourtant, je me rappelle le baiser de la pluie, son goût de quand j'étais petit. Dehors, près du lac, sous le ciel gris. Les fraîches gouttelettes de la brume, douces comme des larmes, caressaient ma peau.

Ensuite je meurs, mais je suis déjà passé par tout ça. Ce n'est rien du tout.

D'après Pinson, la première nuit où je lui ai parlé pendant mon sommeil, je suis descendu en souplesse de ma couchette du haut, je suis allé au lavabo, j'ai bu au robinet puis j'ai commencé à arpenter la cellule. Il m'a demandé ce qui n'allait pas, et j'aurais répondu : « Je suis désolé, je ne voulais pas te forcer. » Il a insisté. J'ai promis : « Je ne le ferai plus. » Ensuite j'ai continué à marcher de long en large en laissant traîner ma main sur les murs et j'ai bavassé sur mon chien à Charme Colonial. Au bout d'une heure, j'ai regagné mon lit et je n'ai plus moufté jusqu'au matin. Le lendemain je me suis réveillé, j'ai pissé, lui ai jeté un coup d'œil. À moitié caché sous les couvertures, dos au mur, il serrait le poing sur la brosse à dents aiguisée. Je lui ai jeté ma serviette à la figure pour le réveiller et je lui ai

demandé s'il avait eu envie de faire sa toilette au milieu de la nuit ou quoi.

Alors il m'a regardé avec ses grands yeux noirs et il a dit : « C'était quoi tout ce cirque à propos de ton chien ? »

Je ne comprenais pas, je dormais encore à moitié. Il devait être défoncé.

« Tu tournais dans cette cellule pire qu'un derviche et tu n'arrêtais pas de blablater sur ton clébard. » Puis, d'une voix nettement plus basse : « Et ton vaisseau. »

Je me suis rappelé que parfois, à bord du *Gengis Khan*, puis de mon propre bâtiment, il m'arrivait de faire du somnambulisme, d'errer dans les couloirs en parlant aux gens. Il paraît que j'avais les yeux vides. Je ne me rappelais jamais ce que j'avais dégoisé. N'importe quoi, ils m'assuraient parfois. Pas toujours. Une fois, à ce qu'il semble, j'ai poignardé quelqu'un. Là, ils ont eu les boules parce que, quand même, je les connaissais par cœur, eux et le vaisseau, même dans le noir. Et je me déplaçais dans le plus grand silence.

Pinson, ce matin-là, me regardait comme si je sortais de la tombe. Il avait l'air de se demander si quelque chose d'autre avait regagné avec moi le monde des vivants, si j'étais vraiment revenu.

Quelqu'un me caresse les cheveux de ses doigts glacés. J'ouvre les yeux. Une lumière blanche tamisée émane de la table sous moi et crée des ombres qui collent à ma peau. Sur ma tête, il ne s'agit pas d'une main douce, mais d'air recyclé avec un petit goût de dehors. La liberté est froide.

Je me trouve à la morgue de la prison, sur une table de métal avec écoulement ; un drap m'arrive au menton. Au-dessus, des lampes médicales rondes et un bras porteur planant tel un dragon industriel curieux. J'identifie le lieu à cause de l'air glacial et du silence, le néant de sarcophage d'un endroit à l'usage exclusif des morts. Je suis nu. La douleur plante dans mon corps, du cou aux pieds, sa légion de petits poings pointus. Sous ma peau et sous le pansement transparent, les industriels

tricotbots me chatouillent sans trêve : les fourmis naniques ont pour obsession de soigner.

On m'a donné des drogues que je sens naviguer dans mon système. Elles foncent comme un hydroplaneur, mais leur effet n'a pas pu me garder plus longtemps assoupi. Cela dit, je n'arrive pas à bouger. J'essaie de lever la main, elle frémit ; le drap glisse. L'air givré touche ma peau, frappe en plein les zones sensibles autour des marques de coup. Je déguste.

Je trouve que je respire fort. Au bout d'un moment, je me rends compte que je pleure.

Rien de plus inutile.

Mais ce n'est que la souffrance, les médocs, et ça passe. Tout passe.

Une porte s'ouvre bruyamment sur ma droite, jette sur moi des éclats coupants de lumière. Je cille. Elle se referme, des pas approchent. Une femme annonce : « Vous êtes réveillé ? Parfait, ce sera plus simple. » Elle me prend l'épaule.

Je sursaute, un mouvement incontrôlé, comme un poisson hors de l'eau. Ça me tord les entrailles. Le moindre geste, dans cet état, représente un traumatisme sans fin.

« On n'a pas beaucoup de temps », elle m'avertit.

Elle commande une clarté faible, jaune, qui envahit la pièce.

« Va chier. » J'ai la gorge à vif, les mots tombent par terre comme de petits fragments gelés. Ils éclatent en syllabes au sol.

Elle attrape mon bras et tire pour me faire asseoir. Je lève le poing en grognant. Comme combat, ça ne va pas bien loin : je finis avachi contre son épaule, sa main sur ma nuque, dans mes cheveux, pour ne pas avoir mon visage dans son cou. C'est là que je reconnais son odeur de femme saine. Voici la belle doctoresse Jorgasson, ange de la prison.

« Alors, vous aussi, Lukacs vous baise, je bredouille.

– Terisov, bon sang, j'essaie de vous aider ! »

Elle déplace mes jambes pour les faire pendre par-dessus le bord de la table. Le sang coule dans mes membres — oui, dedans, cette fois —, la circulation et la douleur tourbillonnent jusqu'aux extrémités de mes nerfs. Ce qui n'empêche pas la toubib de m'obliger à mettre pied à terre. Elle me maintient, explore à

tâtons les durs reliefs de mes côtes à travers le bandage sur ma poitrine. Elle peut me toucher les tripes, les abats, enfoncer ses doigts dans mes flancs et balader mes organes.

Les ombres vacillent.

« Debout, elle insiste. Allez ! » Elle lutte, je suis presque un poids mort. « Tournez-vous. Appuyez-vous ici. » Elle plante ma main sur la table et je sens l'arête de métal froid glisser contre mon bassin. Je tremble mais je reste sur pied, même si j'ai le plus grand mal à sentir mes jambes. Je regarde le plateau devant moi et je pense à Pinson avec ses grands yeux noirs. Je me le rappelle, enfoui dans son oreiller quand je me chauffais contre lui. Il était bien tiède.

« Pinson... » C'est lui qui a crié pour appeler le toubib ? Sûrement, qui d'autre ?

Elle passe un de mes bras sur ses épaules et m'aide à enfiler un ensemble une-pièce d'un tissu épais, uniforme. Une jambe, l'autre. Au moins il est large. Mes couilles s'irritent contre l'étoffe. J'ai encore mal là, j'y pose la main.

« Quoi ? » Jorgasson est occupée à m'habiller. Elle écarte mes doigts comme si j'allais me branler sous son nez.

« Pinson...

– Plus votre problème. »

Il est ma part du marché, mon erreur. Je m'en vais dans l'espace, et si je ne veux pas qu'il se fasse bêtement flinguer, si je n'ai pas assez confiance en Lukacs...

Ces bribes de pensée se désintègrent.

Pourtant la voix de mon codétenu rôde en écho dans ma tête. Faux souvenir ou dure vérité, j'entends son appel à l'aide paniqué, ses accents désespérés.

C'est maintenant ou bien ça date de son arrivée à la prison ? Tout se mélange dans mon esprit. Je me rappelle son expression quand le gardien l'a déposé dans ma cellule, m'a annoncé que nous la partagerions désormais et lui a donné une claque sur les fesses. Pinson est resté là, toute la fureur empaquetée au fond de sa poitrine battant dans le pouls sous sa mâchoire. Et j'ai su qu'il ne lui faudrait pas une semaine pour se faire assassiner.

À moins que j'intervienne, que je le déclare ma propriété et que je lacère quiconque l'approcherait. C'est Wex le premier qui l'a cherché au réfectoire ; il a fait tomber le plateau de Pinson et voulu essayer un truc. Il lui a fait saigner le nez, j'ai fait saigner l'agresseur. À partir de là, comme un idiot, j'étais pris.

Je peux le laisser tomber. Ensuite... Wex le tuera juste pour se venger, avant que Lukacs se débarrasse de lui sous prétexte de mon « meurtre ». Je n'imagine pas que l'Opé y attache la moindre importance ni même qu'il m'en informe tant que je n'aurai pas fini son sale boulot.

« Je peux pas le laisser ici. »

J'écarte les mains de Jorgasson. Adossé à la table, je finis de m'habiller. Le tissu rêche brûle ma peau glacée.

Elle me laisse et extrait d'un grand tiroir à ras de terre une paire de bottes fourrées à chaleur autorégulée. « On m'a dit vous seul, elle objecte. On n'a pas le temps de s'occuper de lui, surtout pas vous. Morry arrive dans cinq minutes pour vous faire sortir.

– Je ne partirai pas sans lui. »

Elle me regarde droit dans les yeux, fourre les bottes dans mes bras. « Mettez ça. »

Je les laisse tomber.

« Terisov, j'ai des instructions précises, et vous aussi.

– Alors remettez-moi en cellule. »

Les échelons intermédiaires sont les plus faciles à fléchir. Elle grommelle, contrariée. Sans doute imagine-t-elle tout le créd qu'on lui a promis s'envolant sur mes mots obstinés.

« Ce n'est pas grand-chose. » Si elle ne cède pas, je vais devoir lui faire mal. « Il vous suffit d'appeler Morry pour lui dire de prendre Pinson en venant ici.

– Il faut passer la tour de guet de la Salle des Pas Perdus, et une porte entre deux sections. D'autant qu'il est là pour quelque chose ! C'est sa place, il l'a méritée. »

Je me rassieds sur la table. J'apprécie de ne plus être debout, même si je chope la chair de poule aux fesses sur le métal. Je pose un bras sur mon ventre. J'ai l'impression que la douleur me rend dingue, ou du moins têtue sur les choses qu'il ne faut

pas. Mais le jugement moral de la toubib me fait voir rouge. *Où tu as grandi, toi ? Quelle vie parfaite tu as menée ?* « Vous savez qu'ils le tueront dès demain. Ou pire.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? »

Toi, tu t'en tapes ?

Je scrute son visage plongé dans l'ombre. C'est une femme ordinaire aux mains calleuses, mais elle veille sur nous ici, elle suture et rembourre nos entrailles chaque fois que les coutures déchirées les laissent s'échapper. Seulement la compassion ne rapporte rien, et elle a peur de la réaction de Lukacs si elle ne respecte pas le deal à la lettre. Elle doit bien le connaître. Peut-être — c'est probable — qu'elle a déjà bossé pour lui. Les Opés ont des contacts partout, du Vatican à la taule.

« Faites-le venir ici. Allez ! » Je lui donne un coup de pied dans la cuisse, même si ça me fait mal. Rien que respirer me fait mal. Surprise, elle reste figée, choquée. Je m'accroche au bord de la table, tends la jambe et frappe encore avant qu'elle puisse récupérer. Elle tombe, moi j'ai la vue qui se brouille.

Mais je descends de mon perchoir et me tiens debout. Je lui montre que, s'il faut en venir là, je peux me la payer. Je sens les arêtes de métal s'enfoncer dans mes paumes. Elle a dû se relever à un moment parce que ses mains me chopent les bras. Si elle avait des griffes au lieu d'ongles, je saignerais déjà.

Je ne veux pas qu'on me touche, surtout un larbin des Opés. Je grogne, je la repousse, je m'appuie encore contre la table, de la hanche. Elle recule, paumes levées.

Je la regarde par-dessus mon épaule ; je me tiens toujours au meuble. *Je te ferai mal. Tu sais que je le ferai s'il le faut.*

On se dévisage. Je suis dans les vapes, d'accord, mais bien décidé. On lui a sans doute ordonné de ne pas aggraver mes blessures. Elle va au comm. Je me rassois, respire. Elle argumente à voix basse avec Morry. J'entends le gardien qui conseille : « Menottez cet enfoiré et bâillonnez-le, j'arrive. Pour l'autre, laissez tomber. »

Lui aussi, le créd bloque sa compassion.

J'ai un geste vers elle quand elle me regarde, elle comprend à mon attitude et à mon expression qu'il lui faudra me refile

un sédatif pour me mater. Avec le flot de drogues qui circulent déjà dans mon système, Lukacs risque de se retrouver contrarié quand il me voudra capable de réfléchir un minimum. Elle se décide : « Amenez Stefano Pinson, Morry. Vous n'avez qu'à dire que je dois l'examiner parce que Terisov avait une MST. »

Cette cerise de parfaite absurdité sur le gâteau me fait rire.

Jorgasson tourne en rond tandis que je reste assis sur la table, jambes pendantes. J'ai mal partout, sauf au visage. Et ça me démange, à cause des fichus tricobots ; je harcèle la toubib jusqu'à ce qu'elle m'injecte un peu plus de dope. Juste un poil, de quoi engourdir ce qui en moi peut ressentir. Même si ça ne va pas durer longtemps. Très vite je ne suis plus qu'une araignée shootée étalée sur la table, lourde d'absence.

Enfin la porte se rouvre. Deux ombres se dessinent dans le rectangle de lumière blanche qui filtre du couloir. La porte se ferme et la coupe. Morry annonce : « Voilà ta petite poupée. »

Pinson s'arrache à la prise du gardien et trébuche jusqu'à moi. Il s'arrête tout près du meuble. Il a les mains menottées derrière le dos, mais rien n'entrave l'expression sur son visage, la violence de sa surprise.

Tu es vivant, hurlent ses yeux. Ils ne quittent pas les miens. « Il faut qu'il s'habille, annonce Jorgasson, ou il va geler. »

Il la considère, revient à moi. Il n'a rien d'autre qu'un tee-shirt et un pantalon noir pelucheux, un éclat d'incompréhension et de méfiance dans le regard vient à présent compléter le tout.

Quelque chose dans ma poitrine se serre, se tord.

« Qu'est-ce qui se passe ? » Il crie presque.

« Ta gueule », lui répond Morry.

Pourtant les murs ici sont épais comme ceux d'un caveau.

« Je t'en avais parlé. » *On va me faire du mal*. Voilà, c'est arrivé. Je vois qu'il se rappelle notre conversation. Il recolle les morceaux. Mon attaque contre Wex n'était donc pas que pour lui.

Son langage corporel cesse d'un seul coup, comme si sa chair devenait muette.

Jorgasson fait signe à Morry d'enlever les menottes à Pinson et lui tend le même ensemble d'hiver qu'à moi. Sauf que, mieux réveillé, je me rends compte qu'il s'agit en fait de tenues mortuaires prévues pour les prisonniers décédés sans famille, histoire de les enterrer dignement.

« Hors de question ! » proteste mon co-piaule, les yeux écarquillés. Il regarde autour de lui et comprend où on se trouve. « Putain de bordel, mais qu'est-ce qui se passe ?

– On sort », je lui assure.

Quel optimisme pathétique.

« On n'est pas dehors, là. » Les mains libres, il montre la matrice de tiroirs métalliques incrustés dans le mur, prévus pour y allonger des cadavres.

Oui, bon, c'est vrai qu'on donne plutôt dans le macabre.

« Enfilez ça. » Jorgasson lui tend le vêtement en le secouant. « Sinon on vous laisse ici avec les autres macchabées. »

Je me masse le bras. « Obéis. »

Immobile, il me regarde comme si je lui parlais dans mon sommeil.

Peut-être que c'est le cas.

« On y va. » Morry m'écarte de la table, mes genoux se dérobent.

Pinson revient soudain à la vie, il se colle tout près du gardien, face à face.

Jorgasson le tire en arrière et lui flanque sa tenue dans les bras alors qu'il continue à dévisager Morry. Il se méfie, ne cède rien.

Dire que je le voyais en oisillon déplumé... Il serre les dents, menaçant, têtu.

« Allez, habille-toi », j'insiste. Le maton me pousse vers la porte. Je m'adresse à lui : « On va marcher ? Je ne suis pas censé être mort ?

– Laisse tomber les détails. Bouge-toi.

– On a bidouillé l'enregistrement », m'informe Jorgasson de derrière, en poussant Pinson qui termine de remonter la fermeture de son ensemble mortuaire.

« Tout ça va finir par ruiner les Opés... je suis flatté. » J'ai l'air d'être le seul à me trouver drôle. Mon ex-codétenu me regarde comme si j'allais exploser.

Mais quand même ! Toutes ces précautions rien que pour moi... Tous les contacts que monsieur l'agent a mis en branle... Une info supplémentaire à mon bénéfice pour tailler dans ma tête la camisole de mon copain Andreas.

Oh, il aura son sac lui aussi. Je réfléchis à tous les moyens de le lui faire enfiler et j'ai un fou-rire. Je tiens tout juste sur mes pieds, le sol semble onduler comme de l'eau. Ces drogues doivent avoir des effets secondaires durables ; la voix de Pinson flotte jusqu'à moi : « Ça va ?

– Juste un peu raide, te bile pas. »

Quel enfoiré hilarant je fais.

Personne ne se marre.

Nous longeons tous les quatre le couloir, tels des spectres. Ce n'est pas long, on tourne le coin et on se retrouve face à un sas qui mène à la petite baie de déchargement où on rassemble les cadavres pour les transporter ailleurs. Jorgasson passe son poignet nanotatoué devant le panneau de contrôle, tape le code d'ouverture des portes ; elles s'écartent dans un bruit de rot profond. L'haleine mordante de l'Arctique nous frappe le visage. Ça me réveille. Une lampe jaunâtre faiblarde installée sur le mur étale une flaque de pisse sur la neige piétinée. Un camion noir attend, le moteur bourdonnant. Le bleu qui déborde de sous son châssis le fait flotter une cinquantaine de centimètres au-dessus du sol compact. On arrive sur lui par derrière. Voilà donc comment ils emportent les morts, voilà la barque de Charon. Un homme vêtu d'un ajusté blanc descend depuis le siège passager, laisse sa portière ouverte. La capuche fourrée et les lunettes noires obscurcissent sa figure. Il vient vers nous d'un pas vif.

« C'est quoi, ça ? » Des vapeurs froides sortent de ses narines. Un doigt ganté désigne Pinson.

La voix de Lukacs. Furieux.

« Ma prime. » Je me penche et agrippe l'avant de sa tenue. Mes doigts glissent sur la matière lisse, mais je m'accroche. Il

me serre les poignets pour me repousser. « Merci d'avoir épargné mon visage, mano, j'étais sûr que tu ne voulais pas abîmer mes traits délicats. »

Tout juste si je peux respirer dans ce froid. J'ai l'impression de me cristalliser de l'intérieur.

« Faites-le monter à l'arrière », ordonne l'agent en me propulsant en direction de Morry.

« Et lui ? » Le gardien lève le menton vers Pinson qui cille contre la bise en claquant des dents. Il a les yeux rivés à l'Opé.

L'autre lui rend son regard. Longtemps. Puis me jette un coup d'œil et m'accorde un petit signe de tête. Je ne peux pas voir son expression.

« Dedans, il confirme. Les deux.

– On ne peut pas justifier son absence », dit Jorgasson d'un ton d'excuse.

Elle a peur, et pas qu'un peu.

« La mort de Terisov l'a traumatisé, il s'est tué, décide Lukacs. Maintenant obéissez. »

Je ne sens pas — plus — le froid, mais quelque chose de profond, de sombre, comme l'eau sous un bloc de glace. Des particules de neige me cinglent, on croirait des grains de sable. Morry ouvre l'arrière du véhicule et m'y propulse. Je trébuche dans ce compartiment d'acier vide. Encore heureux. Je passe d'une cage à l'autre, je peux à peine me tenir debout dans celle-ci. Je me pose donc, les jambes brûlantes de soulagement.

L'agent me regarde. Je ne vois rien derrière ses lunettes noires. Malgré la nuit tombée depuis longtemps, il les porte encore ; peut-être offrent-elles une vision nocturne. « Toi et moi, faudra qu'on parle. »

Je mets les mains derrière moi, m'y appuie, plante bien mes pieds par terre et écarte les jambes. « Quand tu veux, mon mignon. »

Pinson s'amène à côté de moi et me fait serrer les genoux d'une poussée. « C'est quoi ce bordel ? » Mon attitude, cet homme, ce marché : pourquoi ? La question se lit dans la courbure de son échine quand il s'assoit. Point d'interrogation. Son

haleine forme des nuages de fumée devant moi, mais elle sent la neige.

La porte claque. Noir complet. Le vent siffle dehors, se plaint à voix étouffée. Un instant plus tard, le véhicule bondit et bourdonne sur un ton plus aigu. Nous sautillons de bas en haut en fonction du champ répulsif du terrain. Tous mes os frottent, secoués, mais j'étouffe mes cris de douleur et finis par sentir le goût du sang sur mes lèvres.

Je pense à Lukacs.

Dans le noir, nos voix paraissent trompeusement intimes, Pinson plus proche qu'en réalité. En fait, il est assez loin pour qu'aucun contact accidentel ne soit possible au milieu des cahots. La paroi ondulée du camion aggrave mes douleurs dans le dos, mais je m'en fiche. Comme j'ignore combien de temps va durer le transfert, je me rencogne, les bras serrés sur la poitrine, les genoux relevés ; je rassemble ma chaleur.

« C'est qui, ce branleur ? » demande Pinson d'une voix rauque. On dirait qu'il m'accuse.

« Notre ticket de sortie. Il a droit à ta reconnaissance. »

Silence. Il change de position. « Il va me tuer.

– Non. S'il l'envisageait, tu serais déjà mort. »

La gorge me fait mal à chaque inspiration. J'ai comme une tige brûlante qui s'agite dans mon torse. « Au pire, il va se servir de toi.

– *Se servir* de moi ? »

Ou peut-être pas... C'est lui qui décide. Et quand il verra que Pinson lui est inutile, l'intérêt que je porte à mon compagnon de cellule signifiera sa fin.

J'ai appris ma leçon.

« Je te croyais mort », il m'informe après un autre silence.

Le froid altère sa voix. Dans le noir, elle paraît toute proche.

Elle résonne dans cette cage vide. Je ne réponds pas.

Impossible de savoir quel délai s'écoule — des heures, il me semble. Pour l'essentiel, on se tait. On n'entend que nos souffles et le raclement rythmique de notre progression sur le terrain

désolé. Je ne peux pas m'empêcher de somnoler et succombe à l'invitation du plancher. Enfin le moteur gémit sur un ton de plus en plus grave jusqu'à un bourdonnement bas, constant. On ne bouge plus. Mon corps courbaturé tressaille dans le noir au rythme du son de portières qui s'ouvrent et se ferment. Je me dresse sur mon séant.

Le bonheur injecté s'est fait la malle depuis un bail, la douleur mord de plus belle. La porte arrière ne tarde pas à s'ouvrir ; Andreas Lukacs est là, capuche dégagee cette fois. Dans le vent, des flocons de neige parsèment ses cheveux. Du ciel derrière lui coule une lueur plus claire. Il a gardé ses lunettes de soleil. À ses côtés, un type dans un autre ajusté à capuche braque un flingue sur nous. Le rencard. Avec son haut col serré je ne vois pas le bas de son visage, mais je reconnais ses yeux bleu amadou.

« Allez ! » ordonne Lukacs, une main dans sa poche.

Pinson me jette un coup d'œil avant de sortir. Je serre les dents contre la souffrance et m'agrippe à l'arrière du véhicule pour conserver mon équilibre quand mes pieds touchent le sol encroûté de glace. Partout autour de nous, rien d'autre qu'un vaste paysage de montagne tout blanc balayé par la neige. Le soleil à peine levé l'illumine comme un écran d'ordi. Déjà beau qu'en cette période — fin février —, sous une latitude pareille, le soleil apparaisse. L'air glacial force mes poumons mais il est pur. Ça me rappelle Charme Colonial en hiver... L'ensemble serait très beau sans Lukacs.

Il me prend le bras droit et remonte la manche.

« Hé ! » Je veux m'écartier mais, sous sa poigne d'acier, j'ai déjà un bleu.

Pinson fait un pas vers nous, l'autre gars le repousse du canon de son arme ; mon codétenu glisse et tombe sur les fesses. La diversion suffit à Lukacs pour tirer mon bras à lui et m'injecter juste en dessous du creux du coude, pile dans mon tatouage du *Gengis Khan*.

« Mais quoi, bordel ?

– Ce n'est qu'une nanomarque. » Il me lâche. « Pour qu'on ne te perde pas.

– Ce n'était pas prévu dans le marché. » Je perçois la futilité de ma protestation. « S'ils s'amuse à scanner mon bras, ils la verront. »

L'agent sourit. « Non, pour les scans standard, elle se confond avec le code du vaisseau. »

Technologie opé.

Il paraît que les chercheurs font ça aux spécimens d'espèces en voie de disparition.

J'en déduis que Lukacs, ou quelqu'un à sa solde, restera en permanence dans mon orbite, tout près. Sur une planète, ça ne pose pas vraiment de problème, un verrouillage satellite suffit à repérer tout appareil un peu moderne. Mais je me demande bien ce que ça donnera quand je serai à bord d'un vaisseau en mouvement.

Ou alors il a déjà un espion sur *Kublai Khan*, celui qui lui a filé mon journal sur ordi.

Cette idée me brûle malgré la morsure du froid.

« Inutile de préciser ce qui t'arrivera si tu essaies d'enlever ça », il ajoute.

Inutile, oui. Et on y est vraiment, il me renvoie dans les étoiles. La prison était pourrie, mais peut-être que les pirates ne m'accorderont pas de seconde chance. Ils n'oublient rien. Pour eux, je me suis fait choper, je n'ai pas été fichu de tuer le fils Azarcon après la mort de Falcone, de finir mon boulot, de tenir le réseau en ordre. On ne garde pas sa place en restant au chaud dans une cellule ! Ça fait six mois en temps standard qu'Azarcon m'a collé sur un transport pour la Terre. Je retourne dans un paysage bouleversé et ma carte ne vaut plus rien.

Je pourrais m'asseoir dans la neige, laisser la douleur s'étaler autour de moi et refuser de bouger. Faire en sorte que Lukacs me flingue ; voilà peut-être ce que j'ai de mieux à attendre après ces mois d'erreurs accumulées. J'aurais pu, j'aurais dû, à quoi je pensais il y a un an ? Au lieu de dorloter ma conscience toute neuve, j'aurais dû attiser mon courage et la raser par le feu. Avec assez de cendres, je pourrais m'étouffer dedans plutôt qu'affronter les yeux noirs de Pinson et le ciel obscur sur ma tête.

« Je n'ai rien prévu pour ton giton », m'annonce l'agent.

Et je continue à refuser de le renier. Je le protège encore alors que je devrais avant tout m'inquiéter pour mes fesses. « Moi, je n'avais pas prévu de nanomarque. »

L'autre sourit. Je sais bien ce qu'il pense, la même chose que moi à sa place : des fois, on laisse courir. Si on ne sait pas s'adapter, ce n'est pas la peine. « Il compte vraiment pour toi. »

Voilà qu'on fait la causette dans ce vent assez coupant pour nous blesser, ce monde blanc et ses arêtes aiguës, inflexibles. La nature au plus pur.

Je regarde cet empaffé.

« Tu comprends bien, il poursuit, que maintenant qu'il est là, il ne peut plus s'éloigner.

– De cette île ? »

Il sourit toujours. « De toi... Tu vas l'emmener à bord du *Kublai Khan*. »

Au milieu des pirates ? « Non. Hors de question.

– Tu lui as sûrement appris qui nous sommes, ou au moins à quel groupe nous appartenons. Il est arrivé jusqu'ici avec toi, je ne veux pas qu'il se balade n'importe où. Alors soit je le tue dès que tu as le dos tourné, soit il t'accompagne. Et je suis généreux, Yuri. Il est évident que tu as un faible pour le petit, je lui laisse une chance. »

Pinson lui sert de moyen de pression.

« Et puis... » Le blond ouvre la bouche pour la première fois. Yeux bleus et ton glacial, flingue bien calé à l'épaule. « ... c'est un criminel. »

Ces mots sont presque noyés dans l'approche d'un petit transporteur à l'abdomen de cloporte. La bise frappe de plus belle sous sa descente, je dois m'abriter les yeux. Entre mes doigts à peine écartés je vois Lukacs s'en approcher le premier. La rampe d'embarquement déroule sa langue, lèche gentiment la neige pour la goûter. Dedans, de l'acier sous un éclairage rouge.

L'autre agent envoie Pinson vers son collègue. Je les suis en boitillant, mais le blond m'attrape le bras et libère quelques

mots brefs que le vent cingle telle une oriflamme en haillons :
« Fais gaffe à lui. »

Pinson ou Lukacs ? Qu'est-ce qu'il veut dire ?

Il me pousse déjà. Je le regarde dans les yeux et je n'y distingue qu'une impassibilité dure comme la glace.

J'entre dans le rouge. Mon compagnon s'est installé et attaché dans le sens de la marche. Il me scrute dans cette lumière altérée, mais ses questions, sa peur peut-être si tant est qu'il ait peur (il devrait)... tout cela disparaît dans l'odeur métallique de l'air râpeux de froid. D'ailleurs je n'ai pas de réponse pour l'instant, nous faisons tous deux face à la même noirceur. Je saisis une des poignées en hauteur et pivote vers la rampe qui se referme. L'Opé anonyme retourne dans le transport de surface ; il ne nous suit pas dans l'espace, du moins pas tout de suite. Seul Lukacs reste avec nous, il m'attrape le bras et me colle dans un siège face à Pinson.

Dehors, le véhicule qui nous a amenés s'incline et décrit un demi-cercle avant de s'éloigner très vite en ligne droite. Il ne tarde pas à disparaître derrière un relief déchiqueté. La lueur bleue de ses répulseurs se confond avec le ciel au lever du jour.

Puis l'ouverture sur l'extérieur disparaît et je suis dans le rouge.